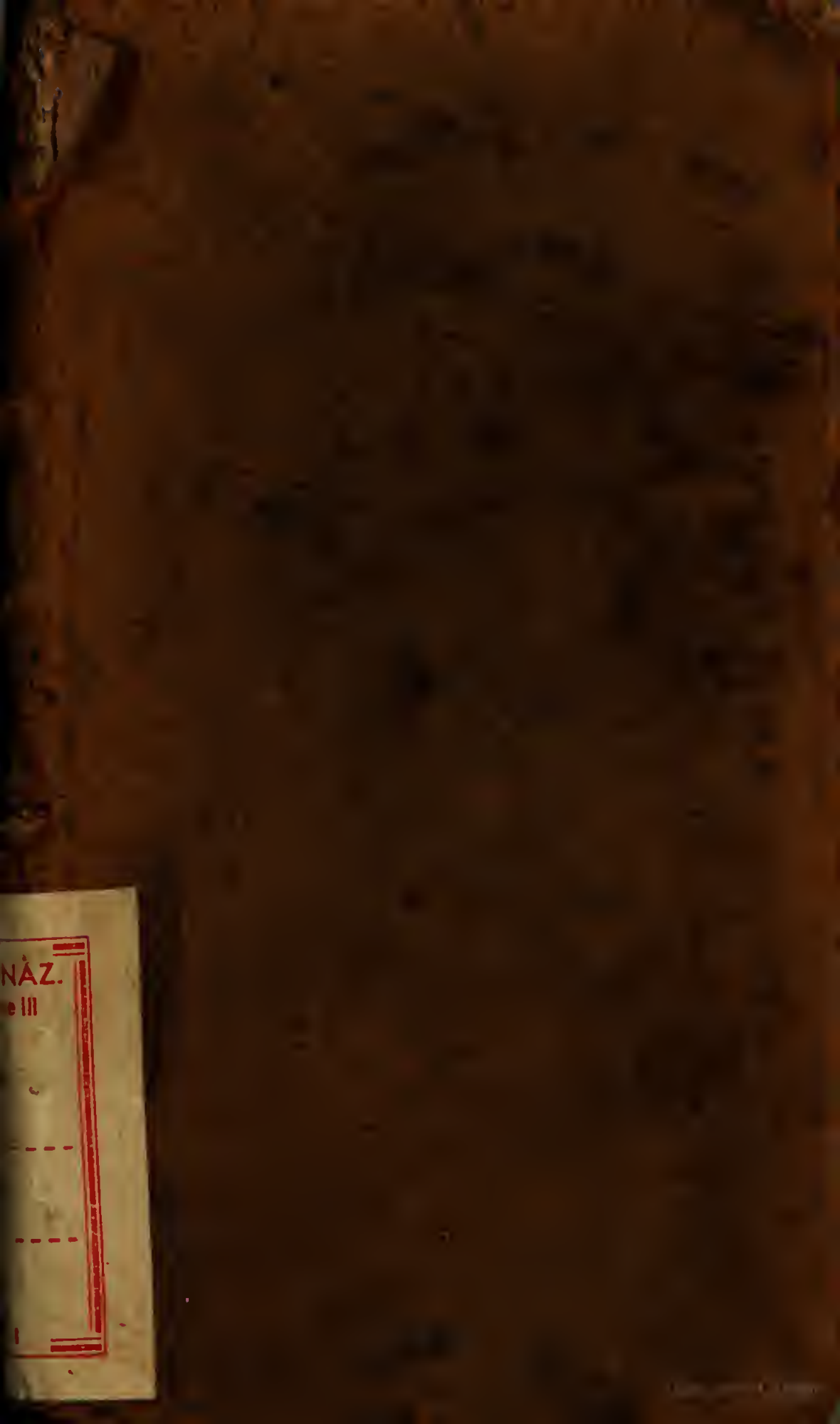

NÁZ.
e III

I. 108. 8.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
8
52
NAPOLI

LLB-52

LE

PRETENDANT,

OU

PERKIN

FAUX DUC D'YORK,

Sous HENRI VII.
Roi d'Angleterre.

NOUVELLE HISTORIQUE.

Par

Le Sr. LA PAIX DE LIZANCOUR.

TOME TROISIEME.

A COLOGNE,

Chez JEAN & PIERRE MARTEAU.

M DCC XVI.

LE PRETENDANT OU PERKIN FAUX DUC D'YORK.

NOUVELLE HISTORIQUE.

LA belle Feliciane de Melroſſe abandonnée du Ciel, & privée de tout ſecours, paſſa, ſans doute, la plus cruelle journée de ſa vie, occupée de ſes triſtes réflexions, pas un de ſes Raviſſeurs n'oza cependant ſe préſenter devant elle, le reſte

de cette journée, ſoit qu'ils reſpectaſſent ſa douleur, tout cruëls qu'ils étoient, ou qu'ils craigniſſent de s'atendrir par la vûë d'une ſi belle & ſi malheureuſe perſonne.

Ce jour étoit ſerain & le Soleil fort ardent, mais il ſembla que cet Aſtre s'intereſſoit au malheur de l'aimable Feliciane; il fut obſcurci par des nuages épais, on entendit un furieux Tonnerre, une violente pluie le ſuivit, la nuit tomba tout à coup, & il y avoit déja quelques heures qu'elle étoit commencée quand Feliciane, qui s'étoit ſeulement jettée ſur ſon Lit, entendit un bruit de Chevaux dans la Forêt. Peu après on frappa à la porte de cette petite maiſon, dont ſes Raviſſeurs refuſerent l'en-

l'entrée, mais leur réſiſtance fut inutile, cette porte fut enfoncée en peu de moments, & comme le nombre qui les ataquoit étoit de quinze ou vingt hommes, ils furent bien-tôt hors de combat. Le bruit n'éfraia cependant point la triſte Feliciane, parce qu'il ne pouvoit rien arriver qui ne lui fût avantageux dans le malheureux état où elle ſe trouvoit.

Ces Inconnus ne ſe furent pas plutôt rendu les maîtres de cette petite Habitation, que cherchant s'il n'y avoit point quelque Chambre où l'on pût être commodement, en attendant que le jour & la fin de l'orage permit de reconnoître quelque route dans la Forêt, ils entrérent dans celle de Feliciane; Mais quel étonnement

pour eux qui n'avoient pris cette demeure ſolitaire que pour la retraite de quelques Voleurs qui ſe retiroient ſouvent dans la Forêt, quand ils virent, à la lueur de quelques flambeaux qu'ils avoient alumez, la plus belle perſonne du monde, car Feliciane de Melroſſe leur parut telle, malgré ſa douleur & ſon abatement. Qui que vous ſoiez, Seigneur, dit-elle, en s'adreſſant à un jeune homme de bonne mine, qu'elle jugea à ſon air devoir être le maître de tous les autres, vous venés de me ſauver la vie, & je crois même que vous avez déja puni mes Raviſſeurs. Serois-je aſſez heureux, Madame, lui répondit-il pour vous avoir rendu un ſi important ſervice, mais plutôt que je ſuis infortuné de

ne devoir qu'au hazard une ſi belle avanture. Je me ſuis égaré, continua-t-il, en chaſſant dans la Forêt qui nous environne, une partie de mes gens ſe ſont raſſemblés auprès de moi au bruit d'un Cor que je leur ai fait entendre, mais l'orage & la nuit nous ont ſurpris, & après avoir tenu long-tems des routes embarraſſées & incertaines, ayant vû d'aſſez loin, entre les arbres, briller quelque lumiere dans cette petite maiſon, nous y avons adreſſé nos pas, & jamais ajoûta-t-il galamment, les plus beaux jours de ma vie n'ont valu une ſi heureuſe nuit. L'Inconnu achevoit ſes paroles, quand un des gens de ſa ſuite entra dans la chambre & lui dit que celui des bleſſez qui paroiſſoit avoir

commandé aux autres, demandoit inſtamment à lui parler, avant que de mourir, & à la belle perſonne qui étoit préſente. Cet homme n'étant pas en état d'être tranſporté, ils décendirent; mais Feliciane, ne voulant pas aprendre ſon nom & ſes avantures à tant de gens qu'elle ne connoiſſoit pas, pria le jeune Inconnu d'ordonner à tout le monde de ſe retirer afin qu'ils entendiſſent ſeuls ce que le bleſſé vouloit leur aprendre.

Ce malheureux, preſſé de ſes remors & de la crainte de la mort, qu'il voioit prochaine, demanda d'abord pardon à la belle Feliciane d'avoir voulu exécuter l'ordre cruël du feu Roi; il lui remit cet ordre entre les mains & aprit, en peu

de

de mots, à l'Inconnu, qu'il avoit ſçû par ces gens être le Prince Ireton Fils du Souverain de ce Canton d'Irlande, le nom & la deſtinée de Feliciane, il le conjura de la renvoier dans ſa Patrie, & lui dit pluſieurs fois qu'il ne pouvoit jamais rendre un ſervice plus agreable & plus important au nouveau Roi d'Ecoſſe, il expira peu après avoir achevé ces paroles, & la belle Feliciane, conduite par le jeune Prince, étant retournée dans ſa Chambre, pour atendre que le jour naiſſant leur permit de partir, ne pût refuſer à ſes inſtantes prieres de lui expliquer un peu mieux les avantures dont cet homme mourant l'avoit inſtruit.

La belle Feliciane ſatisfit la cu-

curioſité du jeune Prince en auſſi peu de paroles qu'il lui fut poſſible, & j'eſpere, Seigneur, ajoûta-telle en finiſſant ſon recit, que mes malheurs ſont terminez, puis qu'un Prince tel que vous ne me refuſera pas la douce liberté de retourner dans ma Patrie. Vous parlés trop tôt de vôtre départ, belle Feliciane, reprit le jeune Prince, en la regardant tendrement, venez du moins quelques jours à la Cour du Prince mon Pere, oublier ou ſuſpendre le ſouvenir de toutes vos inquiétudes.

Feliciane ne pouvoit ſe diſpenſer d'accepter cette propoſition & ne voulant point être connuë de toute cette Cour étrangere, elle pria le Prince de garder le ſecret de ſon avanture, il le lui promit, & ce

fut

fut dans ce moment qu'elle prit le nom de Felicie. Quoi s'écria le Roi d'Ecoſſe, avec étonnement ; Felicie eſt donc la charmante Feliciane de Melroſſe ; Ha Prince continua-t-il en s'adreſſant au Duc d'York, je ne ſuis point ſurpris, que vous aiez cedé à un pouvoir ſi redoutable, & j'ai vû ajoûta-t-il dans la Lettre du Prince Ireton que vous avez été mon Rival. Plût au Ciel, Seigneur, reprit le Duc d'York, qui avoit déja compris par le nom de Felicie, auſſi bien que la Princeſſe de Huntley, la douleur qui ſe preparoit pour ce jeune, Roi que l'amour que j'avois pour la belle Feliciane fut le ſeul que vous euſſiés eu à redouter.

Dès que le jour parut, con-

tinua l'Envoié d'Ireton, le Prince & la charmante Felicie, monterent à cheval pour quitter cette triſte demeure, & prendre le chemin du Palais, qui eſt bâti dans l'endroit le plus agréable de cette vaſte Forêt.

Le Prince Pere d'Ireton, Souverain de cette Contrée, avoit paſſé la nuit avec des inquiétudes cruelles, l'abſence du jeune Prince ſon Fils qu'il aime paſſionément ne lui avoit pas laiſſé prendre un ſeul moment de repos, toute la Cour avoit partagé ſa peine, en ſorte que l'on entendit le Palais retentir d'autant de cris de joie, à l'arrivée du Prince Ireton, que ſi ſon abſence avoit été de longue durée. Il fut d'abord à l'apartement du Prince ſon Pere, il y conduiſit la belle Feliciane

de

de Melroſſe, & ce bon Prince, que ſon grand âge & ſes incommoditez retenoient preſque toûjours au lit, après avoir embraſſé tendrement le Prince ſon Fils, le félicita d'avoir trouvé une ſi agréable avanture. Feliciane lui aprit celle qui l'avoit conduite en Irlande, & il lui promit de même que le Prince ſon Fils de lui garder le ſecret.

Cependant comme le repos d'Ireton commençoit à dépendre de celui de Feliciane de Melroſſe, il ne parût occupé que d'elle, il la conduiſit dans un des plus beaux Apartemens du Palais, & aiant fait venir des Femmes pour la ſervir, il ſe retira pour la laiſſer joüir d'un repos dont elle devoit avoir grand beſoin, après tant de fatigues & d'inquietudes,

Dès qu'elle fut éveillée le Prince Ireton envoia ſçavoir de ſes nouvelles, n'ozant, par reſpect, entrer dans ſon Apartement, qu'elle ne lui en eut donné la permiſſion. Quelques Dames de diſtinction qu'il avoit nommées pour demeurer auprès d'elle ſe rendirent à ſon lever, elle fut ſervie en Princeſſe Souveraine, & après un repas magnifique, qu'on lui préſenta, le jeune Prince ſe rendit chés elle, avec tout l'empreſſement que peut inſpirer une paſſion naiſſante.

Le Prince propoſa à la belle Feliciane d'aller ſe promener dans la Forêt, elle l'accepta, les Chariots furent prêts en peu de moments, & les Dames s'en ſervirent pour ſe rendre à cette promenade. Le jeune

ne Prince monta à cheval, ſuivi d'un grand nombre de Seigneurs de la Cour, & il n'abandonna point le Chariot de Feliciane, l'on ſe promena quelque tems dans de belles routes, où les arbres, qui ſont d'une hauteur extraordinaire, par l'épaiſſeur de leurs feüillages, conſervent, dans ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une fraîcheur éternelle.

La belle Feliciane parut touchée des charmes de cette vaſte ſolitude & étant décenduë de ſon Chariot pour ſe promener avec plus de plaiſir, toutes les Dames la ſuivirent & le jeune Prince lui aiant donné la main pour l'aider à marcher dans ſa promenade, ils portérent leurs pas vers une petite prairie toute émaillée de fleurs qui eſt au

bord de la Forêt. Un Ruiſſeau qui fait pluſieurs tours dans la prairie en roulant ſur des cailloux les amuſa quelques moments par ſon agréable murmure, ils virent dans ce lieu un jeune Berger qui gardoit un troupeau & qui gravoit quelques lettres ſur une Houlette, tandis qu'une jeune fille lui préſentoit en riant une eſpece de Guirlande de fleurs, qui paroiſſoient nouvellement cueillies. Voilà Madame ; dit le Prince Ireton à la belle Feliciane, qui regardoit l'action de ces jeunes bergers, voilà l'amour ſans art, & ſans inquiétude, & tel qu'il règnoit au ſiécle d'or. C'eſt un fidel Portrait de l'amour véritable, reprit Feliciane, & je crois qu'il n'en eſt guere ailleurs que chez les Bergers ;

Il eſt vrai, répondit le Prince, que cette paſſion, quand un cœur en eſt vivement touché, devroit faire la ſeule occupation de la vie, que le plaiſir de voir ce qu'on aime ne doit pas laiſſer imaginer qu'il y ait au monde d'autres plaiſirs, & que l'ambition, quelques brillants projets qu'elle nous préſente, n'eſt pas digne de règner dans un cœur deſtiné à aimer tendrement.

Que je ſuis ſurpriſe, dit la belle Feliciane en ſouriant, d'entendre une fois en ma vie des ſentimens conformes à ceux que j'ai toûjours eu ſur l'amour, mon cœur n'a jamais été ſenſible, parce que ce Dieu s'eſt toûjours préſenté à moi environné de l'ambition, de la vanité, & du tumulte d'une pom-

peuſe Cour, & il m'a paru que le plaiſir d'aimer, ne devoit point être mêlé de tant de diverſes occupations, qui ne ſervent qu'à le détruire. Que je ſerois heureux, divine Feliciane, dit alors le Prince Ireton, en baiſſant un peu la voix, ſi je pouvois me flater que l'amour, éloigné du tumulte de la Cour, armé de ſes flêches les plus redoutables, & ſuivi ſeulement des empreſſemens & des tendres déſirs, pût vous faire un jour ſentir ſon pouvoir. Ne parlons plus de ce Dieu, Seigneur, reprit la belle Feliciane, il eſt trop dangereux pour ozer ſe fier à lui, ſous quelque forme qu'il ſe préſente.

Cette converſation fut interrompuë par un agreable bruit

bruit de Muſettes & d'autres Inſtruments champêtres, que l'on entendit dans la Forêt. Le jeune Prince conduiſit Feliciane de ce côté, & elle y trouva une ſuperbe collation, ſous une eſpèce de Cabinet de verdure orné de fleurs, que l'on avoit entrelacées entre les branches des arbres, la Simphonie champêtre continua, & après la collation la belle Feliciane & toutes les Dames remontérent dans leurs Chariots, pour reprendre le chemin du Palais.

L'amour du Prince Ireton devint en peu de jours ſi violent, qu'à peine les paſſions, dont pluſieurs années ont établi la puiſſance dans un cœur, pouvoient lui être comparables. Feliciane lui paroiſſoit ſeule digne de tous ſes ſoins, il ne fut

plus occupé que de ſa vive tendreſſe. Il y avoit quelque tems que le Prince Pere d'Ireton lui avoit propoſé pour Epouſe une jeune Princeſſe Fille d'un Souverain d'un des Cantons prochains, elle étoit belle & héritiere de cette Souveraineté, ce qui, joint à celle qu'Ireton devoit poſſeder, l'auroit rendu le plus puiſſant Souverain d'Irlande.

Un jour que la belle Feliciane étoit dans les Jardins du Palais, elle remarqua qu'Ireton, qui l'accompagnoit, paroiſſoit d'une triſteſſe extraordinaire, en ſorte que les Dames qui les ſuivoient, s'étant amuſées à regarder une fontaine qui venoit d'être achevée, & qui a véritablement des beautez, le jeune Prince, & elle ſe trouvant

vant à quelque pas de diſtance de ceux qui les avoient ſuivis; Oſerois-je Seigneur lui dit-elle en le regardant obligeamment, vous demander la cauſe d'une triſteſſe qui règne aujourd'hui dans toutes vos actions? Quand tout ce que vous avez fait pour moi ne m'y intereſſeroit pas d'une maniére plus particuliére que les autres, on ne peut connoître un Prince tel qu'Ireton, ſans prendre beaucoup de part à ſes chagrins. Ils devroient être finis, reprit le Prince, touché de ces paroles, dès que la charmante Feliciane daigne s'y intereſſer. Mais Madame, continua-t-il, permettez moi de vous les aprendre; je ne peux plus vivre dans l'état douloureux où je ſuis reduit, j'ai beſoin de vôtre pitié,

divine Felicie, ſi vous voulez que je conſerve encore la vie, & même de quelque choſe de plus. La vie du Prince Ireton doit m'être aſſez chere, reprit Feliciane, après avoir ſauvé la mienne d'un inévitable péril, pour que je ne refuſe pas d'entendre ce que je puis faire pour ſa ſatisfaction, & j'eſpère qu'à ſon tour, pour aſſeurer la mienne, il ne me refuſera pas auſſi les moiens de retourner promtement en Ecoſſe.

Le jeune Prince ſoûpira à ces paroles de Feliciane, & la regardant tendrement : Quand j'aurai perdu la divine Felicie, lui dit-il, je ne ſurvivrai pas un moment à ce malheur, ma félicité eſt atachée au plaiſir de vous voir, mon cœur ne peut être touché que de vos charmes

mes, & il ne faloit pas moins que ceux de Feliciane de Melroſſe pour m'inſpirer une paſſion, à laquelle j'avois toûjours reſiſté. Mais, Madame, continua-t-il, que pourrois-je vous ofrir digne de vous ; le jeune Roi d'Ecoſſe vous adore, un grand Royaume eſt préſentement ataché au don qu'il vous a fait de ſon cœur, je ne dois règner que dans un Païs ſauvage, & de peu d'étenduë, &, par des ſentimens, où ma vive paſſion a livré mon cœur, & que la belle Feliciane condamnera peut-être, je ne voudrois point règner du tout, & je quitterois avec trop de joie l'Empire de l'Univers, pour n'être jamais occupé que du charmant plaiſir de voir & d'adorer toûjours la divine Felicie.

Ces

Ces ſentimens ſi conformes à ceux que Feliciane avoit ſur l'amour, portérent, à ce qu'elle a avoüé depuis, quelque trouble dans ſon ame. Ireton eſt aimable, & elle n'ignoroit plus, que ſa valeur qui avoit déja brillé en pluſieurs belles occaſions, malgré ſa grande jeuneſſe, l'avoit rendu digne de l'eſtime de tout le monde, & de l'admiration de ſes Sujets. Je ſerois bien fachée, Seigneur, reprit Feliciane, après avoir revé quelques moments, d'avoir troublé vôtre tranquillité, mais mon départ vous fera facilement oublier . . . Non belle Felicie, interrompit le Prince, non rien n'effacera de mon cœur la vive paſſion que vous m'avez inſpirée, j'ai même refuſé aujourdhui de conſentir

ſentir à un Hymen, ſouhaité par le Prince mon Pere, & qui joignant une nouvelle Souveraineté à celle dont je dois être le Maître, pourroit ſatisfaire l'ambition, mais rien ne m'a paru digne de moi que le bonheur d'aimer Felicie depuis qu'elle a paru à mes yeux. Mais, Madame, continua-t-il, emporté par ſa paſſion, je ne vois que trop combien vous ſouhaitez d'être en état de recevoir les vœux du Roi d'Ecoſſe, je ne dois point m'opoſer à la grandeur qui vous attend dans vôtre Patrie, vous reverrez bien-tôt ce trop heureux moment, & Ireton vous aſſurera une ſi douce felicité, même aux dépens de ſa vie.

Le déſeſpoir du jeune Prince parût ſi bien dans ſes yeux & dans

dans toute ſon action en finiſſant ces paroles, que la belle Feliciane ne pût s'empêcher d'en être atendrie, elle lui promit de diferer ſon départ de quelques jours, & peu après, agitée de diverſes inquietudes, elle ſe retira dans ſon Aparteſment. Le Prince Ireton paſſa la plus cruelle nuit du monde; la crainte du départ de Feliciane lui faiſoit ſentir des tourments, juſques alors inconnus à ſon cœur, mais ſa vertu & ſon courage ne lui laiſſoit pas ſeulement, former la penſée, de retenir cette belle perſonne, dès que ſa volonté s'opoſoit aux deſſeins de ſon amour.

Le jour parut enfin & Ireton ſe rendit auprès du Prince ſon Pere dès qu'il lui fut poſſible de le voir. Ce bon Prince

ce le trouva ſi changé qu'il en ſentit une veritable inquiétude & oubliant, par ſa bonté naturelle, le refus qu'Ireton avoit fait le jour precedent d'accepter un Hymen qu'il déſiroit paſſionnément. Qu'avez vous Ireton, lui dit-il? Je vois avec douleur le changement qui ſe remarque en vous. Hélas, Seigneur, reprit triſtement le jeune Prince, je meurs véritablement, & ſi je n'ai pû obéïr à ce que vous ſouhaitiés de moi, la fin de ma vie, vous fera bien-tôt connoître que des ſentimens plus forts, que ma raiſon, m'ont fait reſiſter à vos ordres, & m'ont conduit à la mort.

Ireton remarquant que le Prince ſon Pere paroiſſoit touché de ſes paroles, lui aprit l'état

l'état où il ſe trouvoit, en des termes ſi tendres & qui marquoient ſi bien la violence de ſa paſſion, que ce bon Pere, attendri des diſcours & des larmes que le jeune Prince n'avoit pu retenir. Ireton, lui dit-il, je plains les maux dont vous êtes accablé, je ſouhaitois vôtre Hymen avec une belle Princeſſe, qui vous aſſuroit une puiſſance égale à celle que vous recevrés de moi, mais une longue experience m'a apris que plus ou moins de grandeur ne fait pas le bonheur de la vie, & je déſire ſeulement de vous voir heureux.

Feliciane de Melroſſe eſt digne par ſa naiſſance & par ſa perſonne de tout ce que vous pourriés lui ofrir, mais mon Fils, elle peut règner en Ecoſſe,

ſe, ce jeune Roi l'aime depuis long-tems avec paſſion, il peut lui plaire, & l'ambition ſeule la peut déterminer à faire entre vous un choix qui ne vous ſera pas favorable, préparés vous avec courage à ſoûtenir ce nouveau malheur & ne cherchez point à arrêter Feliciane malgré elle. Vôtre amour, quelque fort qu'il puiſſe être, ne doit jamais ſéduire vôtre vertu, mais ſi par vôtre paſſion & l'ofre de cet Etat vous pouvez rendre Feliciane ſenſible, je ne m'opoſerai point à vôtre felicité. Le jeune Prince reçût ce diſcours du Prince ſon Pere avec les tranſports d'un homme paſſionnement amoureux, quoi qu'il n'oſat veritablement eſpérer d'être preferé au Roi d'Ecoſſe.

Ce-

Cependant, continua l'Envoyé d'Ireton, une ſimpathie ſecrette qui ne releve point de l'Empire de la raiſon, le merite & la perſonne d'Ireton, ſon amour ſi tendre & ſes ſentiments, qui par leur conformité avec ceux de la belle Feliciane avoient plus facilement trouvé le chemin de ſon cœur, fit ſentir à cette charmante perſonne un trouble, qui juſques alors lui avoit été inconnu, ce qui joint à la préſence d'Ireton, & à l'ardeur avec laquelle il ſçût exprimer la vive paſſion qu'elle lui avoit inſpiré, la déterminérent enfin à accepter pour Epoux un Prince qui faiſoit du bonheur de lui plaire, ſon unique felicité.

Ah ! cruelle Feliciane, s'écria alors le Roi d'Ecoſſe, tranſporté

porté de ſa douleur, dont il avoit déja donné des marques, par les divers mouvements de ſon viſage, tandis que le recit de l'Envoyé d'Ireton tenoit encore ſon eſprit en ſuſpens, ingrate Feliciane, s'écria-t-il derechef, eſt-il poſſible que le ſouvenir d'une paſſion ſi conſtante, & ſi tendre, n'ait pas balancé un ſeul moment la felicité d'Ireton, & que la Couronne d'Ecoſſe vous ait parû moins déſirable que la mediocre puiſſance de mon Rival.

L'Ambition, Seigneur, reprit l'Envoyé d'Ireton, ne peut rien ſur le cœur de Feliciane, & le Prince Ireton, pour ſatisfaire ſa paſſion, qui fait la ſeule occupation de ſa vie, a reſolu avec la belle Feliciane de Melroſſe d'abandonner la Sou-

ve-

veraineté qu'il poſſede, dès que le Prince ſon Pere, qu'il n'y a pû faire conſentir, leur aura laiſſé, par la fin de ſa vie, la liberté de donner tous leurs moments au tendre amour dont ils ſont également pénetrés.

Ce fut peu de jours avant celui qui étoit deſtiné pour l'Hymen du jeune Prince, continua l'Envoyé, que le Duc d'York vint ſe faire reconnoître à nos Peuples, il fut frapé de la beauté de Felicie, qu'il ſauva d'un péril qu'elle courût en pêchant ſur un Lac. Cependant quelque curioſité qu'il eut de ſçavoir les avantures de cette belle, qu'il ſçavoit être étrangere parmi nous, quelques inſtances qu'il lui fit pour cela, fidelle à la promeſſe qu'elle avoit fait à Ireton, elle refuſa

fuſa de le ſatisfaire, ce qui lui cauſa une cruëlle inquietude, mais ce grand Prince rapellant tout ſon courage, & ſenſible à quelques ſervices que le Prince Ireton lui rendit alors, malgré ſa paſſion naiſſante, loin de s'opoſer à la felicité d'Ireton, il honora ſon Hymen de ſa préſence, avec une tranquillité, du moins aparente, qui nous fit juger qu'il avoit triomphé de ſon amour.

Le ſilence du Roi d'Ecoſſe, marquoit alors bien mieux ſa vive douleur, que toutes les paroles n'auroient pû faire; Mais le rompant à la fin, de quelle maniere, dit-il triſtement, en s'adreſſant à la Princeſſe de Huntley qui partageoit ſes maux, de quelle maniere retrouver Feliciane, & ne voulant

lant pas faire éclater tous ſes ſentimens devant l'Envoyé d'Ireton, il paſſa dans le Cabinet de la Princeſſe qui le ſuivit, ne voulant pas l'abandonner dans un état ſi douloureux.

L'Envoyé d'Ireton reſté ſeul avec le Duc d'York, lui donna encore de nouvelles aſſurances de tout ce que le Prince Ireton vouloit faire pour ſon ſecours; Et mon Prince, Seigneur, ajoûta l'Envoyé, a ſenti quelque joie de n'avoir pas encore abandonné le pouvoir Souverain parce qu'il eſpère qu'il vous pourra être utile. Le Duc d'York marqua à l'Envoyé d'Ireton ſa reconnoiſſance pour le Prince ſon Maître, & cet Envoyé s'étant retiré, le Duc d'York paſſa dans le Cabinet

binet de la Princeſſe, qu'il trouva occupée à conſoler le jeune Roi d'Ecoſſe qui paroiſſoit accablé de ſa douleur.

Quelques raiſons dont l'aimable Princeſſe de Huntley eut eſſayé de calmer le déſeſpoir du Roi d'Ecoſſe, elles avoient fait peu d'impreſſion ſur ſon eſprit, le mal étoit encore trop préſent, l'ingratitude de Feliciane, & ſon Hymen avec Ireton, étoient pour lui des malheurs, dont le tems ſeul pouvoit effacer l'image. Le Duc d'York ſe joignit à la Princeſſe de Huntley pour tâcher de le conſoler, & le jeune Roi le regardant avec bonté, malgré l'abatement où il étoit; Ma douleur ne retardera point vôtre félicité, Seigneur, lui dit-il, & je connois

trop les maux que peuvent cauſer une paſſion malheureuſe pour vouloir vous y expoſer.

Après ces paroles le Roi ſe retira dans ſon apartement, il fut même pluſieurs jours ſans voir perſonne que la Princeſſe de Huntley & ſon heureux Amant avec leſquels il ne contraignoit point la douleur mortelle dont ſont cœur étoit penetré.

Cependant la Princeſſe de Huntley congedia promtement l'Envoyé d'Ireton, dont la préſence pouvoit encore aigrir les chagrins du Roi, elle écrivit à la belle Feliciane de Melroſſe, elle lui aprit ſon Hymen prochain avec le Duc d'York, & ce Prince marqua lui-même à Ireton, par ſes Lettres, quelle étoit ſa reconnoiſſance pour lui.

Ce

Ce beau jour, atendu par le Duc d'York avec tant d'impatience, où l'Hymen devoit assurer pour jamais son bonheur, parut enfin, & le Roi d'Ecosse faisant un effort sur sa douleur, en faveur de ces illustres Amans, honora de sa présence cette belle ceremonie, dont le Comte de Huntley témoigna une joie égale à son ambition, flaté par l'espoir de voir un jour la Princesse sa Fille sur le Trône d'Angleterre.

Le Duc d'York étoit si beau & d'une mine si relevée dans l'habit magnifique dont il étoit paré, & la Princesse de Huntley parut si charmante, que la foule des Spectateurs, attirée par cette pompeuse ceremonie, leur prodigua mille & mille aplaudissemens.

Tandis que le tendre amour règnoit paiſiblement dans le cœur de la nouvelle Ducheſſe d'York & qu'il ne lui faiſoit ſentir que ce trouble charmant, toûjours préferable à la plus douce tranquilité, ſon jeune Epoux, agité de divers mouvemens qu'il renfermoit au fond de ſon cœur, ſentoit, malgré lui, ſa felicité traverſée par la douleur de tromper une Princeſſe qu'il adoroit, mais elle étoit ſi belle, & il étoit ſi amoureux, que l'amour lui permit quelque tems de n'être occupé que de ſon bonheur & de ſa tendreſſe.

Peu de Fêtes ſuivirent l'Hymen du Duc d'York avec la belle Princeſſe de Huntley, ils reſpectèrent l'un & l'autre la triſteſſe du Roi, qui toûjours acca-

accablé de ſon amour & de ſa douleur, ne pouvoit prendre part aux divertiſſements de la Cour. Mais enfin ce jeune Roi rapellant tout ſon courage dans un malheur où il ne pouvoit plus eſpérer d'autre remede, reprit une nouvelle ardeur pour le ſecours du Duc d'York & la guerre d'Angleterre, & il réſolut de chercher dans les brillantes occaſions de la gloire, à ſe conſoler des maux cruëls que lui avoit fait l'amour.

Il donna de nouveaux ordres pour aſſembler ſes Troupes, & quelques mois après les Nôces du Duc d'York, l'Armée fut en état d'aller tenter la conquête de l'Angleterre, & le Roi d'Ecoſſe ſe prépara avec le Duc d'York pour aller la joindre ſur les frontie-

La tendreſſe de la belle Ducheſſe d'York lui fit alors ſentir une vive douleur, de la part de ſon jeune Epoux, dont la paſſion ſembloit encore s'être augmentée pour elle, & les évenemens de la guerre qui ſe préparoit, ne juſtifioient que trop bien, ſes cruelles inquietudes.

Le Duc d'York, malgré ſa violente ambition, que le ſécours du Roi d'Ecoſſe ſembloit flater d'un glorieux ſuccez, ne laiſſa pas de partager la douleur de ſa charmante Epouſe, & de ſentir que l'amour, quand il règne ſur un cœur, l'emporte ſur toutes les autres paſſions qui pourroient lui en diſputer l'empire.

Dès que le Roi d'Ecoſſe & le Duc d'York furent arrivez ſur

ſur les frontieres d'Angleterre : ce dernier de l'avis de ſon Conſeil & par celui de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, dont il avoit reçu des lettres qui le félicitoient ſur ſon heureux Hymen, reſolut de faire diſtribuer un Manifeſte qu'il avoit fait aprouver au Roi d'Ecoſſe avant ſon départ de Sterlin, & qu'il vouloit qui ſe répandit en Angleterre, & y precedât même la guerre qu'ils alloient y porter.

Le Duc d'York prit dans ce Manifeſte le titre de Richard IV. Roi d'Angleterre, & il déclaroit qu'étant fils d'Edoüard IV. & légitime Héritier de la Couronne d'Angleterre, il n'avoit pû ſe diſpenſer de prendre les Armes, bien moins pour recouvrer ſon Trône uſurpé par

Henri Teuder, que pour délivrer ſes Sujets de ſon opreſſion & de ſa tirannie. Il prétendoit qu'ils avoient tous un interêt égal à exterminer ce Tiran, lui pour réparer les cruëlles injures qu'il en avoit recûës, & eux pour délivrer le Royaume d'une ſervitude honteuſe, & pour vanger la mort de tant de perſonnes illuſtres qu'il avoit fait paſſer par les mains des Bourreaux, après avoir ravi leurs biens, & violé leurs privileges. Il ajoûtoit, que pour ces raiſons, il exhortoit tous ſes fidelles Sujets à prendre les armes contre Henri, & à le pourſuivre, comme l'Uſurpateur de la Couronne, & l'Ennemi du repos public, & il promettoit même de grandes recompenſes à ceux qui lui livreroient

roient le Tiran, ou qui lui aporteroient ſa tête. Il déclaroit enfin que le Roi d'Ecoſſe ayant pris ſa défenſe, par le ſeul motif de ſa generoſité, il n'y avoit aucun Traité entre eux qui pût porter préjudice au Royaume d'Angleterre, & que ce grand Prince ne pretendoit point d'autre récompenſe du ſécours qu'il avoit bien voulu lui donner, que la gloire de punir un Tiran, & celle de proteger un Prince oprimé de la fortune.

Cette ſanglante déclaration, qu'avoit dicté la haine immortelle de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, contre la Maiſon de Lancaſtre, fut publiée en Angleterre, mais elle n'y fit pas l'effet que l'on en avoit atendu. La haute opi-

nion qu'avoient alors les Anglois de la conduite & de la ſageſſe de Henri, qui fut ſurnommé depuis le Salomon de l'Angleterre, leur perſuada qu'il vaincroit ce Prince, véritable ou faux, qui venoit lui diſputer la Couronne, cette raiſon empêcha les Anglois, même les mécontens de la Cour de Henri, d'ozer ſe déclarer pour le prétendu Duc d'York, & la fierté ſi naturelle à cette Nation, ne leur permit pas de favoriſer un Prince qui n'étoit ſecouru que par leurs plus anciens Ennemis.

L'Hymen du Duc d'York avec la Princeſſe de Huntley, leur devint ſuſpect. Cette Alliance ſi étroite & ſi ſolemnelle avec le Roi d'Ecoſſe, leur fit juger, avec aſſez d'aparence,

ce, que le prétendu Duc d'York les flatoit envain de la retraite des Ecoſſois, dès qu'il ſeroit établi ſur le Trône d'Angleterre, puis qu'après les avoir introduits lui-même dans leur Païs, il ne ſeroit peut-être pas même en ſon pouvoir, de les empêcher d'y demeurer, & d'être en état de profiter des diviſions qui naiſſent ſi ſouvent en Angleterre.

Le Roi d'Ecoſſe & le Duc d'York ne furent pas informés d'abord du mauvais effet qu'avoit produit le Manifeſte qu'ils avoient fait répandre en Angleterre, mais ils aprirent bien-tôt avec douleur, que Henri, en rétabliſſant le commerce avec les Flamans, étoit convenu avec le jeune Archiduc qu'ils ne donneroient point

de ſécours aux Rebelles des deux Nations, & que même ils s'aideroient mutuellement à les remettre dans leur devoir.

La Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne qui connut bien tout le déſavantage de ce Traité, pour le Duc d'York, s'y opoſa de toute ſa puiſſance, mais ce fut vainement, les Peuples de Flandre ſouhaitérent ſi ardemment le rétabliſſement du Commerce, qu'il y auroit eu lieu de craindre une revolte generale, ſi l'on eut differé de conclure ce Traité, ſi déſiré. Elle inſtruiſit le Duc d'York par ſes Lettres des peines inutiles que ce Traité lui avoit donné, & de la douleur qu'elle ſentoit de l'acord de Henri avec le jeune Archiduc.

Ces évenemens ſi contraires aux

aux prétentions du faux Duc d'York, n'eurent pas le pouvoir d'abatre ſon courage, le ſécours du genereux Roi d'Ecoſſe relevoit toutes ſes eſpérances, & ce grand Prince paroiſſoit à la tête de ſes Troupes avec une fierté ſi noble, que l'on jugeoit facilement que la Victoire devoit bien-tôt marcher ſur ſes pas.

Cependant Henri qui n'avoit pû s'imaginer que le jeune Roi d'Ecoſſe ſeroit ſi promtement & avec des forces ſi conſiderables ſur les frontieres d'Angleterre, n'avoit pas encore aſſemblé ſon Armée, mais il y donna alors tous ſes ſoins.

Le Roi d'Ecoſſe commençoit de ravager les frontieres d'Angleterre quand le Comte d'Angleſey le joignit, il s'étoit diſ-

penſé,

penſé, ſous quelque pretexte, de le ſuivre, la pénétration & l'eſprit de ce jeune Comte, qui d'ailleurs étoit parfaitement bien informé de l'état des affaires d'Angleterre, ne lui avoient pas permis de prendre les armes pour un parti auſſi peu établi que celui du Duc d'York, contre lequel ſon Pere étoit indiſpenſablement engagé, & que même il ne croioit pas le plus juſte ; il reçût alors heureuſement des nouvelles de Londres, il aprit qu'il lui étoit permis d'y retourner, & que le Roi d'Angleterre avoit accordé cette grace aux prieres de ſon Pere, avant que le tems de ſon éxil fut expiré, mais ce qui lui fit ſentir une joie vive & charmante, inconuë juſques alors à ſon cœur, ce fut une

Let-

Lettre de la belle Tilney, qu'il reçût en même tems, il l'ouvrit avec empreſſement & y trouva ces paroles.

AU COMTE D'ANGLESEY.

REvenez, Seigneur, le Roi vous le permet, & ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous faire hâter vôtre retour, je vous aſſurerai que je le déſire, vous n'avez pas lieu de vous plaindre des maux que l'abſence vous aura faits, mon cœur qui n'attendoit que ſon devoir pour ozer ſe déclarer pour vous, a conſervé cherement le ſouvenir de vôtre tendreſſe, & par l'aveu de ceux qui peuvent diſpoſer de mon ſort, j'obeirai avec joie aux ordres que j'ai reçus de me reſerver pour vous.

Tout

Tout ce que la joie peut inſpirer de plus flateur, & de plus aimable ſe fit ſentir au Comte d'Angleſey, & tranſporté de ſon amour & de ſon impatience, après avoir apris par un Gentilhomme que ſon Pere lui avoit envoié, que tout étoit d'acord pour ſon Hymen avec la belle Tilney, il courut chez le Roi d'Ecoſſe, & dès qu'il eut témoigné à ce grand Prince ſa reſpectueuſe reconnoiſſance, pour les bontez dont il l'avoit honoré, il lui aprit, qu'il lui étoit permis de retourner en Angleterre. Que vous êtes heureux, Comte d'Angleſey, lui répondit le jeune Roi en ſoupirant, vous allés revoir ce que vous aimez, & vous conſoler de tous les maux de l'abſence; & moi, par une deſtinée

ſtinée trop cruëlle, j'éprouve tous les tourmens de l'amour, ſans pouvoir jamais prendre part à ſes plaiſirs. Il eſt vrai, Seigneur, reprit le Comte, que je puis me flatter de l'eſpoir le plus doux. La belle Tilney me rapelle, & je viens d'aprendre que je puis eſperer à mon retour d'être uni pour toûjours avec elle. Le Roi d'Ecoſſe prit part avec bonté à la joie du Comte d'Angleſey, & cet Amant heureux, ne voulant pas perdre un ſeul moment de tous ceux qui pouvoient lui procurer le plus promtement le plaiſir de revoir l'objet de ſa tendreſſe, après avoir pris congé du Roi, il partit pour Londres avec une diligence extraordinaire.

L'amour paia ſon impatien-

ce

ce du bonheur dont il s'étoit flaté. Peu de jours après ſon arrivée à Londres, il épouſa la charmante Tilney, & elle parut alors ſi ſenſible à ſon retour & à ſa tendreſſe, qu'il eut lui de croire pour comble de félicité, que dans l'obéïſſance de cette belle perſonne, le devoir avoit moins de part que l'amour.

La valeur du jeune Roi d'Ecoſſe ne pouvant ſe contenter des heureux ſuccez qu'il avoit tous les jours ſur les frontieres d'Angleterre, ſemblable à un torrent rapide dont rien ne peut arrêter le cours, ravagea en peu de tems la Province de Northumberland, où il laiſſa par tout de ſanglantes marques de ſes Victoires.

Ce fut alors que ce jeune Prince

Prince, dont l'eſprit étoit auſſi pénétrant que le courage étoit héroïque, ne voiant aucun Parti Anglois ſe joindre à ſes Troupes, & ſe déclarer pour le Duc d'York, comme la Ducheſſe de Bourgogne & le Duc d'York lui-même l'en avoient flaté, commença de ſoupçonner ſa generoſité naturelle de l'avoir ſéduit, en le rendant trop credule pour un jeune homme, qui peut-être n'étoit qu'un Impoſteur, ſoûtenu des artifices & de la haine de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne.

Le Roi d'Ecoſſe renfermoit ſon chagrin dans ſon cœur & n'aiant pû changer ſes ſoupçons en certitude, il traita le Duc d'York comme il avoit accoûtumé de le faire, & flaté des heureux ſuccez qu'ils avoient

eus

cus, il réſolut de ſe ſervir du prétexte des interêts de ce Duc pour continuer la guerre en Angleterre, il lui ſembla même que la cruëlle paſſion qui règnoit encore dans ſon cœur, malgré l'ingratitude de Feliciane, ſe diſſiperoit plus facilement dans les occupations tumultueuſes de la guerre, que pendant la tranquillité de la paix, il lui parut alors que la fortune vouloit ſe déclarer abſolument en ſa faveur, car il aprit que Henri par la revolte de la Province de Cornwall, alloit être obligé, pour remettre ſes Sujets rébelles dans leur devoir, de partager les forces, qu'il avoit deſtinées pour s'oposer aux Ecoſſois.

Les Peuples de Cornwall s'étant laiſſés ſeduire par quelques

ques ſéditieux avoient refuſé de payer à Henri le Tribut qu'ils avoient accoûtumé de lui donner chaque année, & s'étant aſſemblés juſques à vingt mille hommes, ils prirent les armes, & le Baron Audelai homme hardi, prêt à tout entreprendre, mécontent de la Cour, s'étant preſenté pour les commander, il fut reçu de ces Troupes avec un aplaudiſſement general. Cette Armée marcha vers la Province de Kent, dans l'eſpérance de la faire revolter par des intelligences qu'ils y avoient menagé, mais Henri, par cette prudence & cette ſage conduite, dont tous les Hiſtoriens de ſon tems tombent d'accord, jugea à propos d'attirer ces Rebelles le plus loin qu'il pourroit des fron-

frontiéres d'Ecoſſe ; où ils auroient pû fortifier le Parti du prétendu Duc d'York, & leur marche vers la Province de Kent les en éloignant d'eux mêmes, il craignit de les faire changer de deſſein, s'il alloit au devant d'eux avec ſon Armée, il réſolut au contraire de les attirer juſques à la vûë de Londres, qu'il ſouhaitoit de rendre temoin de ſa Victoire, il ordonna pour cet effet au Comte de Surrey d'aſſembler tout ce qu'il pourroit de Troupes, & de les conduire ſur les frontieres d'Ecoſſe, & il retint auprès de lui l'Armée qu'il avoit eu deſſein d'y envoyer avant la Revolte de ſes Sujets.

Cependant les Rebelles étant arrivés ſur la frontiere de la Province de Kent, envoyerent des

Députez à ces Peuples pour leur propoſer de ſe joindre à eux pour la reformation de l'Etat; mais le Comte de Kent que Henri avoit envoyé dans cette Province avoit donné par tout de ſi bons ordres, que ces Députés s'en retournérent ſans avoir rien obtenu.

Ce mauvais ſuccez auquel ils ne s'attendoient pas, découragea cette Armée rebelle, quelques uns s'en retournérent dans leur Province, mais les plus obſtinez au nombre de ſeize mille prenant avantage de ce que les Troupes de Henri ne ſe préſentoient pas pour les combattre, s'avancérent juſques auprès de Londres, & ſe campérent ſur la montagne de Blakethfield.

L'endroit où les Rebelles s'é-

s'étoient campés étoit ſi proche de Londres que l'on pouvoit remarquer de ſes remparts tout ce qui ſe paſſeroit dans le combat. Le Peuple y acourut comme à un ſpectacle, Henri attaqua les Rebelles & après un combat où l'on remarqua tout ce que peut la valeur & le déſeſpoir, les Rebelles furent vaincus, leur Chef fait priſonnier, & il demeura deux mille hommes ſur la place.

Cette Victoire ſi complette, & remportée à la vûë de la Capitale du Roiaume, confirma les Anglois dans la haute opinion qu'ils avoient de la conduite de Henri, & retint dans le devoir tous ceux qui pouvoient avoir du penchant à favoriſer le Parti du pretendu Duc d'York.

Ce-

Cependant le Roi d'Ecoſſe, averti de tout ce qui ſe paſſoit en Angleterre, partit de Sterling avec le Duc d'York, & le Comte de Huntley, il fit avancer ſes Troupes ſur les Frontieres d'Angleterre, & il ſépara ſon Armée en deux Corps, dont l'un, ſous la conduite du Comte de Huntley, alla ravager encore la Province de Northumberland; & le jeune Roi reſolut avec l'autre de faire lui-même le Siege du Château de Norham.

Cette Place étoit extrêmement forte, & Richard Fox Evêque de Durham, à qui elle apartenoit, l'avoit ſi bien munie de toutes les choſes néceſſaires pour ſoûtenir un long Siége, que quelques marques de conduite & de valeur que

donnât dans cette occaſion le jeune Roi d'Ecoſſe, ſecondé du Duc d'York, qui fit paroître un courage extraordinaire, le Comte de Surrey eut le tems de venir au ſecours de la Place.

Le Roi d'Ecoſſe leva le Siege, & envoia promtement ordre au Comte de Huntley de le rejoindre avec l'Armée qu'il commandoit, il étoit réſolu de donner la Bataille au Comte de Surrey, mais ayant trouvé ſes Forces fort diminuées, & beaucoup plus foibles que celles de Henri, il ſe retira en grand Capitaine, & rentra en Ecoſſe: Le Comte de Surrey le le ſuivit, & après avoir fait quelque déſordre ſur la frontiere, & pris le Château d'Athon, la ſaiſon étant fort avancée,

cée, il ſe retira en Angleterre.

Ce fut alors que Ferdinand Roi d'Eſpagne, toûjours atentif à profiter des conjonctures qui pouvoient lui être favorables, envoya des Ambaſſadeurs à Henri pour le féliciter ſur ſes victoires, mais ſon deſſein étoit de faire traiter ſecretement du mariage de Catherine Infante d'Eſpagne ſa ſeconde fille, avec le Prince de Galles, fils ainé de Henri. Dom Pedro Hialas fut le chef de cette Ambaſſade, il étoit bien fait, ſes manieres étoient charmantes, il étoit l'homme de ſon Siécle qui paſſoit pour avoir le plus d'eſprit, & pour être le plus habile pour les negotiations.

Le Prince de Galles n'avoit alors que ſeize ans, mais l'alliance du Roi Catholique pa-

rût ſi avantageuſe à Henri, que cet illuſtre Mariage fut conclu en peu de jours. Cependant quelque ardeur que fit paroître le Roi d'Angleterre pour la guerre d'Ecoſſe, il ſouhaitoit paſſionnement la Paix, qu'il regardoit comme l'unique moyen d'ôter au pretendu Duc d'York un ſéjour qui pouvoit le rendre redoutable.

Le penchant continuel des Anglois pour la nouveauté & la revolte, apuié des prétentions du Duc d'York donnoit à ce Prince des inquietudes continuelles, qu'il prenoit grand ſoin de cacher, ſous une tranquilité aparente ; mais quelques importantes que fuſſent les raiſons qui lui faiſoient déſirer la Paix, le jeune Roi d'Ecoſſe ayant le premier rompu

la

la Treve, ravagé ſes frontieres, & pris hautement l'alliance & les interêts de celui qui lui diſputoit la Couronne d'Angleterre, ſa gloire ne pouvoit ſouffrir qu'il envoiât lui propoſer la Paix. Dom Pedro Hyalas lui parût ſeul capable d'une négotiation ſi délicate & ſi importante, il lui en parla, & l'habile Eſpagnol, complaiſant pour toutes les volontez de Henri, depuis qu'il avoit conclu le Mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Eſpagne, s'offrit d'aller en Ecoſſe la propoſer au nom du Roi ſon Maître, ſans qu'il parût que Henri y eut de part. Cette propoſition qui s'accordoit également avec les déſirs & la gloire du Roi d'Angleterre, le fit preſſer Dom Pedro de partir ; en ſor-

te que pour ſatisfaire à ſes intentions, il ſe rendit promptement en Ecoſſe.

Il arriva en peu de tems à Edimbourg, où le Roi d'Ecoſſe avoit réſolu de paſſer cet hyver, il y trouva toute la Cour plongée dans la triſteſſe, que lui venoit d'inſpirer la perte du Comte de Huntlei. Ce Prince étoit aimé & eſtimé de tout le monde, il étoit mort après une maladie de peu de jours, à ſon retour de l'Armée. La Ducheſſe d'York ſentit vivement ce malheur, & ſon jeune Epoux mêla ſes larmes avec les ſiennes, il connut bien quel apui la mort du Comte de Huntlei lui faiſoit perdre en Ecoſſe, & le deſſein de Dom Pedro de Hyalas, dont il ne fut pas long-tems ſans

être

être éclairci, redoubla ſes chagrins & ſes inquietudes.

Cependant l'Eſpagnol obtint du Roi d'Ecoſſe une audiance particuliere, & lui propoſa la Paix, comme il l'avoit reſolu avec Henri, au nom du Roi d'Eſpagne ſon Maître, mais cet habile Negotiateur, connoiſſant bien-tôt quelle étoit la grandeur d'ame & la nobleſſe des ſentimens du Roi d'Ecoſſe, ne s'atacha plus qu'à le convaincre de l'impoſture du faux Duc d'York, ne doutant pas, ſi ce grand Prince en pouvoit être enfin perſuadé, qu'il ne ceſſât de proteger, & de ſecourir un homme qui avoit ſi long-tems abuſé de ſes bontez.

Henri avoit donné à Dom Pedro toutes les preuves qu'il avoit eu de la mort du verita-

ble Duc d'York, & toutes celles qui faiſoient connoître quelle étoit la naiſſance de Perkin, ces Preuves ne paroiſſoient que trop certaines, quand on les examinoit ſans prevention, & le Roi d'Ecoſſe n'en connut que trop bien la vérité, dès qu'il chercha avec ſoin à la démêler du menſonge. Les principaux du Conſeil d'Ecoſſe, à qui Dom Pedro s'étoit ataché à faire examiner les mêmes choſes, dont le Roi commençoit d'être perſuadé, ſe laiſſérent convaincre à leur tour par la force de la vérité, ſoûtenuë de l'habileté de ce zèlé Negotiateur. La conjoncture étoit heureuſe pour aſſeurer la Paix à l'Ecoſſe. Ce jeune Roi avoit eu preſque tous les avantages de la guerre, on lui venoit offrir

offrir la Paix, juſques dans ſes Etats, & la grandeur naturelle de ſon ame ne lui permettoit plus de ſoûtenir les Droits imaginaires d'un Impoſteur.

Dès qu'il parut à Dom Pedro Hyalas que le Roi d'Ecoſſe conſentiroit à faire la Paix avec l'Angleterre, il écrivit à Henri, pour qu'il envoiât promtement quelque perſonne capable de negotier en ſon nom un Traité ſi important au bonheur de ſon Royaume.

Le Roi d'Anglettre ne balança point là deſſus, il choiſit pour cette effet Richard Fox Evêque de Durham, dont il connoiſſoit la capacité & le zèle, il ſe rendit à Edimbourg, & Dom Pedro fit ſi bien valoir cette démarche de Henri, qui malgré tout ce que le Roi

d'Ecoſſe avoit fait contre lui, ne laiſſoit pas de lui envoier ſon Ambaſſadeur juſques dans ſa Capitale, que le jeune Roi d'Ecoſſe, ſenſible à ce procedé du Roi d'Angleterre, nomma auſſi-tôt des Députez pour traiter de la Paix, les Conférences commencérent, & Dom Pedro y tint lieu de Mediateur.

Le malheureux Perkin prevît bien qu'il étoit perdu, dès que la Paix étoit propoſée, il agit par lui-même, la Princeſſe ſon Epouſe eſſaia de tirer quelques ſecours de la tendre amitié que le Roi lui avoit toûjours temoignée, elle emploia pour s'opoſer à cette fatale Paix tout ce qu'elle avoit d'Amis à la Cour & dans le Conſeil d'Ecoſſe, mais tout fut inutile, parce que le Roi étoit détrompé.

Ce-

Cependant ſi le faux Duc d'York n'eût pas le pouvoir d'empêcher les Conférences qui ſe tenoient alors pour la Paix, ſa conſidération y parût un obſtacle invincible. Fox avoit des ordres précis du Roi d'Angleterre, pour demander que l'on remit Perkin entre ſes mains pour être puni comme un Impoſteur qui avoit cherché à lui ôter la Couronne; & le Roi d'Ecoſſe pretendoit qu'il n'étoit point Juge des prétentions du Duc d'York, que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne l'aiant reconnu publiquement pour ſon Neveu, cette preuve authentique, ſur laquelle il l'avoit reçû dans ſes Etats, & depuis dans ſon Alliance ſubſiſtoit toûjours, & que le ſeul honneur que le

prétendu Duc d'York avoit reçû d'épouſer une Princeſſe qui lui étoit ſi proche, lui défendoit de le livrer à ſon plus cruël Ennemi.

L'Evêque de Durham écrivit au Roi d'Angleterre ſur ce ſujet, & ce Prince ne voulant pas rompre cette négotiation, quoi qu'il perſiſtât à demander que Perkin fut remis entre ſes mains, ordonna à Fox d'emploier toutes choſes, pour conclurre du moins une Treve, pendant laquelle on pourroit chercher de nouveaux expédiens, à quoi l'Evêque de Durham, ſecondé de l'adreſſe de Dom Pedro, fit conſentir le Roi d'Ecoſſe, en ſorte que la Treve fut publiée pour quatre mois.

Cependant le Roi d'Ecoſſe étant

étant réſolu de donner une Paix ſi avantageuſe à ſon Roiaume, & ne pouvant plus ſans injuſtice ſoûtenir les faux droits du prétendu Duc d'York, ne laiſſoit pas de ſe faire violence en abandonnant un homme, qui par la tendre amitié qu'il avoit toûjours eu pour la Princeſſe de Huntley, lui étoit devenu conſidérable. Les malheurs de cette belle Princeſſe le touchoient ſenſiblement, & il ne vouloit point livrer ſon Epoux à la fureur de ſes Ennemis; mais ſon Conſeil lui repréſenta que le prétendu Duc d'York ne manquoit point encore d'azile, qu'il avoit des Partiſans & des Amis en Irlande, & qu'après tout les terres & le Palais même de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne étoient pour lui une

une retraîte assurée & inviolable, qui ne lui pouvoit jamais manquer.

Les seuls interêts du Duc d'York rendoient la Paix difficile à conclurre avec l'Angleterre, le Roi d'Ecosse pour lever cette grande difficulté, & donner du moins à l'Epoux de la Princesse de Huntley le tems de se retirer surement aux lieux qu'il choisiroit pour sa retraitte résolut enfin de le faire sortir de son Roiaume, avant que la Treve fut achevée d'expirer. Il l'envoia chercher, & il eut la generosité de ne lui point parler des impostures dont il s'étoit servi pour lui en imposer, il lui dit seulement, qu'un Roi devant beaucoup au bonheur & au repos de ses Sujets, il ne pouvoit se dispenser de con-

conclurre la Paix avec l'Angleterre; mais que bien loin de le ſacrifier à la rage de ſes Ennemis, il lui donneroit des Vaiſſeaux, des Munitions, tout enfin ce qu'il pourroit ſouhaiter pour ſe retirer dans la Ville qu'il choiſiroit; qu'il lui permetroit d'emmener tous ceux de ſes Sujets qu'il pourroit engager à le ſuivre, & que même il conſentiroit que la Princeſſe ſon Epouſe le ſuivit, ſi elle paroiſſoit le ſouhaiter.

Ce cruël revers de la fortune ne fut pas capable d'étonner le jeune Perkin, ſon cœur étoit au deſſus des diſgraces les plus imprevûës, il ſoûtint conſtamment la gloire de ſa prétenduë naiſſance, & s'élevant à meſure que la fortune le vouloit abaiſſer, il ne fit pas des plaintes

plaintes inutiles, & n'eſſaia pas même de faire changer au Roi de ſentiment. Je voi bien, Seigneur, lui dit-il, que le deſtin ne s'eſt point encore laſſé de me perſécuter, je ne me ſens véritablement ſenſible qu'à la douleur que cette nouvelle va ſans doute porter à la Ducheſſe d'York, je ſortirai de vos Etats, Seigneur, & ſans oublier vos biens-faits, par ce revers de la fortune, je publierai dans tout l'Univers, que vous êtes le plus genereux Prince du monde.

Le Roi d'Ecoſſe admira la fermeté du prétendu Duc d'York, ſon cœur en fut touché, & on lui entendit dire pluſieurs fois, que s'il n'étoit pas en effet ce qu'il prétendoit, du moins, étoit-il digne de l'être.

Ce

Ce même jour le Roi d'Ecoſſe ſe rendit chez la Ducheſſe d'York, il la trouva fondant en larmes, ſon jeune Epoux étoit à genoux auprès d'elle, & leur action étoit ſi touchante, qu'elle porta la compaſſion dans l'ame du Roi d'Ecoſſe, qui, quoique bien perſuadé des impoſtures de Perkin, penſa pluſieurs fois ſe repentir d'avoir conſenti à l'abandonner, il avoit toûjours conſervé beaucoup d'amitié pour la malheureuſe Princeſſe de Huntley, il lui parla en ami, véritablement touché de ſes douleurs, il la pria de demeurer à la Cour d'Ecoſſe, juſques à ce que la fortune eut aſſuré au Duc d'York une retraite tranquille. Non, Seigneur, lui répondit-elle en ſoûpirant, je ſui-

ſuivrai l'Epoux que vous m'avez donné vous-même, & dont mon cœur a ſi bien aprouvé le choix, il ne peut être pour moi de ſéjour tranquille où je ne le verrois pas, & ſi le deſtin ne peut ceſſer de lui être contraire, j'irai partager ſes infortunes juſques au bout de l'Univers. Non, Seigneur, continua-t-elle, en regardant le Duc d'York avec des yeux capables de porter l'amour juſques au fond de ſon cœur, ne craignez point que je vous quitte, quand même vous ne ſeriés qu'un inconnu tel que Henri vous repréſente, c'eſt vous, c'eſt vôtre Perſonne que j'aime, je ne vous abandonnerai jamais.

Le jeune Perkin étoit ſi tranſporté de ſa douleur & de

ſa

ſa tendreſſe que le trouble de ſon cœur ne pouvant s'exprimer par des paroles, il baiſa la main de la Princeſſe avec une ardeur & des marques d'attendriſſement qui touchèrent ſi vivement le Roi d'Ecoſſe, qu'il ſouhaita mille fois en lui-même de n'avoir point été détrompé, & il aima mieux ſe laiſſer ſoupçonner de quelque injuſtice, que de dire un ſeul mot qui pût faire penſer à la Princeſſe de Huntley, que cet Epoux, ſi cher à ſa tendreſſe, n'étoit pas en effet le Duc d'York, pour ne la pas acabler par une douleur nouvelle.

Le faux Duc d'York aprit alors au Roi d'Ecoſſe qu'il avoit réſolu de ſe retirer en Irlande, où l'amitié du Prince Ireton pouvoit lui donner un azile, & peut-

peut-être quelque ſecours pour rentrer en Angleterre, le Roi d'Ecoſſe ſoûpira malgré lui du nom de ce Rival heureux, & aprouva le deſſein du Duc d'York, qui en ſe retirant dans un lieu où Feliciane de Melroſſe étoit Souveraine, aſſuroit du moins à la Princeſſe de Huntley la douceur de ne recevoir un azile, que d'une perſonne à qui elle étoit infiniment chère, & pour qui elle avoit conſervé beaucoup d'amitié.

Le Roi d'Ecoſſe fit tout préparer pour le départ du faux Duc d'York & de la Princeſſe, il y joignit tant de marques de bonté & de douleur, que ces jeunes Epoux ſe crurent encore obligez à ſes bien-faits, dans le tems même où il alloit les abandonner pour toûjours.

La

La fortune du malheureux Perkin voulût alors lui faire paier bien chèrement les faveurs dont elle l'avoit comblé en arrivant en Ecoſſe, la douleur d'avoir trompé & de rendre ſi malheureuſe une Princeſſe qu'il adoroit, étoit celle de ſes infortunes, qui ſe faiſoient ſentir le plus vivement à ſon cœur. Mais ce qui augmenta tous ſes chagrins, & lui fit éprouver une ſurpriſe extraordinaire, fut que Frion, le zèlé Frion, qui avoit paru inviolablement attaché à ſes interêts, qui avoit quitté le Parti de Henri pour le ſuivre, qui ſçavoit tous ſes ſecrets, & dont la capacité & les conſeils étoient capables de faire reüſſir ſes grands deſſeins, aparement regagné par les Emiſſaires du Roi d'Angleterre, refuſa

de

de s'embarquer avec lui, il en fut véritablement afligé, mais il ſoûtint toutes ces diſgraces avec un courage digne d'admiration, & il envoia un Courier à la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne pour lui aprendre ſes deſſeins & ſes malheurs.

Les Vaiſſeaux que le Roi d'Ecoſſe lui avoit fait préparer étant prêts à mettre à la voile, il s'embarqua avec ſa charmante Epouſe, le fidelle Water, quelques autres Anglois qui ne voulurent pas l'abandonner, & ce qu'il avoit pû engager d'Ecoſſois à le ſuivre. Henri fut aſſuré auſſi-tôt par Dom Pedro & par l'Evêque de Durham, du départ du prétendu Duc d'York, mais ils ne purent être informez en quel lieu il alloit chercher un azile, ſon deſſein de

ſe

ſe retirer en Irlande n'étoit ſçû que du Roi d'Ecoſſe, & ce genereux Prince, ſenſible aux malheurs de ces Epoux infortunez, feignit avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne d'ignorer lui-même la retraîte du prétendu Duc d'York.

La Treve continua entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, & Dom Pedro Hyalas propoſa ſecretement à ce jeune Roi ſon Hymen avec la Princeſſe d'Angleterre Fille aînée de Henri; mais ce Prince, dont le cœur conſervoit encore trop vivement le ſouvenir de la belle Feliciane de Melroſſe pour pouvoir s'engager ailleurs, malgré la perte de ſes eſpérances, opoſa des dificultez à cette propoſition, qui ſans déſobliger le Roi d'Angleterre en empêcherent néanmoins l'effet.

Ce-

Cependant la malheureuſe Princeſſe de Huntley avoit pris avec ſon Epoux la route d'Irlande, & touchée juſques au fond du cœur de l'abandonnement que le Roi d'Ecoſſe, dont elle ignoroit les véritables raiſons, venoit de faire des interêts du Duc d'York. Patrie cruëlle qui nous abandonne, s'écria-t-elle, en regardant l'Ecoſſe, pour la derniere fois! Roi trop injuſte qui ſacrifie à la politique, l'amitié que tu me devois, je renonce pour jamais au ſécours & aux aziles que vous pourriez encore m'offrir, & j'ateſte le Ciel, que je les recevrois plutôt de la main de nos Ennemis.

Cette belle & malheureuſe Princeſſe, fidelle à ſes reſſentimens, obſerva religieuſement juſ-

juſques à la fin de ſa vie ſes ſentimens, que l'ingratitude de ſa Patrie lui avoit alors dictés, & le faux Duc d'York, dont le courage étoit toûjours plus grand que ſes infortunes, & dont la paſſion augmentoit chaque jour par les marques de tendreſſe qu'il recevoit de ſa charmante Epouſe, eſſaioit de la conſoler, & ne fut occupé que de ce ſoin, dans tout le tems qu'ils employerent à leur navigation, qui fut heureuſe, ils abordérent même à un endroit de l'Irlande ou perſonne ne ſe préſenta pour leur diſputer la décente.

Ce rayon de bonheur releva le courage du faux Duc d'York, & lui fit eſperer que la fortune alloit ceſſer de lui être contraire, il envoia promptement

Water avertir le Prince Ireton de ſon arrivée, & cet endroit d'Irlande où il venoit d'aborder n'étant pas éloigné du Canton, dont Ireton étoit alors Souverain, le Prince ſon Pere étant mort depuis quelques mois, il en prit le chemin avec ſa charmante Epouſe, & une ſuite fort nombreuſe & aſſez magnifique.

Dès que le Prince Ireton eut apris que le Duc d'York étoit ſur ſes terres, il ſe hâta de venir au devant de lui, & la charmante Feliciane de Melroſſe le voulut accompagner, ne pouvant moderer l'impatience qu'elle ſentoit de revoir l'aimable Princeſſe de Huntley.

Ces deux belles perſonnes célébrerent d'abord une entre-

vûë ſi touchante, par des larmes, que les malheurs de la Ducheſſe d'York leur fit verſer, la ſenſible joie de ſe revoir ſucceda à ce premier mouvement de triſteſſe, & le genereux Ireton fit rendre dans ſes Etats au Duc d'York & à la Princeſſe ſon Epouſe, les mêmes honneurs qu'on leur auroit dû s'ils avoient été ſur le Trône d'Angleterre. Enfin ce Prince & la belle Feliciane, n'oubliant rien pour ſuſpendre les inquietudes de ces malheureux & tendres Epoux, ils firent paroître en cette occaſion une magnificence extraordinaire, & tandis qu'ils étoient occupez à former quelque projet pour faire rentrer le Duc d'York en Angleterre, la fortune ſembla vouloir le favoriſer, en lui don-

nant une partie des ſécours dont il manquoit pour cette grande entrepriſe.

Les Habitans de la Province de Cornuaille, plutôt irritez qu'abatus de leur derniere défaitte, & peu touchez de la clemence dont Henri avoit uſé envers leur Province, après le Combat donné à la vûë de Londres, ſe revoltérent avec plus d'ardeur que jamais, dès qu'ils eurent apris que le prétendu Duc d'York étoit arrivé en Irlande.

La gloire d'avoir pour Chef l'Héritier de la Couronne d'Angleterre, & l'Ennemi irreconciliable de Henri, leur fit former le deſſein de lui envoier propoſer de venir ſe mettre à leur tête, ils firent promtement partir des Députez pour l'aller trou-

trouver en Irlande, & ce ſécours ineſperé, flatant les eſpérances du faux Duc d'York, il ne balança pas un moment à leur promettre de paſſer en Angleterre, pour ſe rendre dans leur Province avec tout ce qu'il pourroit emmener d'Irlande d'hommes en état de combatre, pour joindre aux Troupes qu'ils lui promettoient. Les Députez partirent fort ſatisfaits de cette eſpérance, & le faux Duc d'York ſecondé du genereux Ireton, ſe hâta de préparer toutes choſes pour ſon départ.

Pendant qu'ils s'occupoient de ce ſoin, la triſte Princeſſe de Huntley & la belle Feliciane de Melroſſe, paſſoient les jours avec cette douceur ſi charmante, que l'on ne peut jamais

trouver, que dans la converſation des perſonnes que l'on aime : Plaiſir qui paſſe juſques au cœur, parce que le cœur, lui-même, y découvre avec une aimable confiance ſes ſentimens les plus cachez. Elles ſe rendirent un fidelle compte de tout ce qui s'étoit paſſé depuis leur abſence, & elles admirérent mille fois cette étrange fatalité qui avoit fait naître dans le cœur de la Princeſſe cette tendre compaſſion pour les malheurs d'un Prince, qui par des évenemens ſi extraordinaires étoit devenu ſon Epoux, & l'incertitude des biens & des maux que la fortune reſervoit encore à cette jeune Princeſſe n'aiant pas échapé à leur atention, leur coûta quelque fois des larmes. Si vous aviez voulu règner en Ecoſſe,

Ecoſſe, belle Feliciane, lui diſoit la Ducheſſe d'York, le deſtin nous auroit été ſans doute plus favorable, j'oze même croire que ce pouvoir abſolu, que vous conſervez encore ſur le cœur du Roi d'Ecoſſe, auroit été emploié tout entier, à l'empêcher d'abandonner le Prince mon Epoux, dont il vient enfin de ſacrifier les interêts à ſa politique, après avoir témoigné tant d'ardeur à le proteger. Je n'étois pas deſtinée, ma Princeſſe, repartit Feliciane, à porter une Couronne, & vous ſçavez même que je n'ai pas daigné la ſouhaiter, j'étois née ſeulement pour vivre avec cette douce tranquillité que j'ai toûjours déſirée, & qui mille fois ſans vous m'auroit arachée de la Cour d'Ecoſſe, & ſi mon

cœur n'eſt pas toûjours paiſible, il ne ſera du moins agité que par ces troubles charmants inſéparables de l'amour heureux, & qui font même une partie de ſa félicité. Le Prince Ireton va quitter la Souveraine Puiſſance, continua Feliciane, les ſeuls interêts du Duc d'York lui ont fait conſerver ſon pouvoir depuis la mort du Prince ſon Pere, quelque tems de plus qu'il ne l'avoit réſolu, & ſi vous le voulez bien, ma Princeſſe, je vous ferai voir la ſolitude que nous nous ſommes preparée, & où enfin il nous ſera permis, loin des yeux de tout l'Univers, de n'être plus occupez que de nôtre tendreſſe.

La Ducheſſe d'York admira pluſieurs fois le bonheur de ſa charmante amie, à qui la fortune

tune donnoit un ſort ſi doux & ſi tranquille, tandis qu'elle rendoit le ſien ſi douteux & ſi agité. Elle conſentit à aller voir cette Maiſon, que la belle Feliciane & l'heureux Ireton, avoient choiſie pour leur retraitte, & ces deux Princeſſes ayant demandé des Chariots, elles s'y rendirent en peu de tems.

Après avoir traverſé quelques routes fort ſombres de cette vaſte Forêt qui entouroit le Palais du Prince Ireton, elles arrivèrent dans un endroit où les arbres plus éloignez les uns des autres, laiſſoient à la vûë le paſſage libre pour remarquer un païſage charmant & diverſifié de mille beautez differentes, un Lac d'une grandeur extraordinaire paroiſſoit

l'éloignement ; & c'étoit au milieu de ces eaux que l'on voioit cette belle Maiſon, où les deux Princeſſes avoient réſolu d'aller. Elle étoit bâtie dans une petite Iſle que la nature avoit formée au milieu de ce Lac. Cette ſituation avoit paru ſi belle au Prince Ireton & à ſon aimable Epouſe, qu'ils y avoient fait élever ce Petit Palais deſtiné à être témoin de leur bonheur & de leur tendreſſe.

Les deux Princeſſes traverſérent le Lac ſur un Pont magnifique, pour ſe rendre dans cette Maiſon, dont tous les apartemens étoient commodes, & d'une grandeur agreable, & les vûës telles que des beaux Tableaux que l'on auroit placez exprès pour former d'admirables perſpectives. La ſim-

pli

plicité qu'il paroiſſoit que l'on avoit voulu y afecter dans les ameublemens, n'empêchoit pas que l'on n'y pût remarquer beaucoup de magnificence, mille raretez des Païs les plus éloignez y brilloient de toutes parts, & des peintures des plus excellents Maîtres qu'Ireton avoit pû faire venir en Irlande, ornoient un Salon d'une beauté charmante. L'Amour y paroiſſoit par tout dans mille occupations differentes; mais il y étoit toûjours peint ſans bandeau, toutes ſes Flêches étoient dorées & on lui avoit donné un air plus tranquille que celui avec lequel on a accoutumé de le repréſenter. Dans un de ſes Tableaux il paroiſſoit fouler à ſes piés des Sceptres & des Couronnes,

& s'amuſer à former des Feſtons de Fleurs, dont il enchainoit des jeunes Bergeres. Dans un autre, il badinoit avec des Colombes, & ſembloit choiſir les plus belles pour les ateler à un Char brillant, que l'on jugeoit bien être celui de Venus. D'un autre côté du Salon ce Dieu paroiſſoit ſe reconcilier avec l'Hymen qui tenoit ſon Flambeau dans ſa main, il étoit tel enfin que les Poëtes ont accoûtumé de le dépeindre. L'Amour, pour mieux marquer leur reünion, ſembloit lui vouloir aprendre à ſe ſervir de ſon Arc & de ſes Flêches, qu'il lui préſentoit avec un air riant. Enfin l'on remarquoit une diverſité charmante dans ces admirables peintures, quoi qu'elles fuſſent tirées du même Sujet.

Le

Le Portrait de la belle Feliciane de Melroſſe ne faiſoit pas un des moindres ornemens de ce lieu, & la Ducheſſe d'York fut agreablement ſurpriſe, & ſçût bon gré à l'amitié de ſa charmante amie d'y avoir fait mettre le ſien. Feliciane avoit au bras un petit Portrait de cette aimable Princeſſe, quand elle fut enlevée à Sterling, & par ce moien il lui avoit été facile d'en faire faire une copie, où l'habileté du Peintre avoit ſupléé en la faiſant beaucoup plus grande que cet original. Des Marbres de diverſes couleurs formoient les cadres de ces beaux Tableaux, & à l'un des bouts du Salon, dans une Niche fort ornée, on voioit un Amour de Bronze doré qui tenoit une eſpèce de Banderolle,

le, ſur laquelle ces vers étoient gravez.

Tout doit ici ceder à mon pouvoir extrême,
Les Sceptres, la Houlette, & la Déeſſe même
N'a pû ſe garantir de mes traits enflamez.
Je ranime les cœurs, les plus inanimez.

Des Jardins qui n'étoient pas fort vaſtes, mais fort ornez de Jets d'eaux, & de Statuës rares, environnoient ce petit Palais, un Bois délicieux, qui occupoit autre fois toute cette Iſle, faiſoit un des plus agreable ornement des dehors de cette belle Maiſon, on en avoit abatu ce qui étoit néceſſaire pour trouver aſſez de terrain pour

pour élever ce Bâtiment à ſa place, & dans ce qui en étoit reſté on avoit taillé de belles routtes qui ſe terminoient toutes par le Lac. On voioit deſſus un grand nombre de petites Barques peintes & dorées, deſtinées à conduire dans un Parc, d'une étenduë & d'une beauté extraordinaire qui étoit au delà de ces eaux.

La Ducheſſe d'York étoit charmée de tout ce qu'elle remarquoit dans cette aimable ſolitude. Et comme la nuit aprochoit, les deux Princeſſes n'aiant pas voulu s'embarquer ſur le Lac, elles revinrent dans les Jardins, où elles trouvèrent le Duc d'York & le Prince Ireton, qui aiant apris en revenant de la Chaſſe, qu'elles étoient allées dans ce beau Deſert,

ſert, les étoient venus joindre avec un empreſſement & une impatience qui tenoit beaucoup plus des ſentimens d'Amants que de ceux d'Epoux. Ces deux belles Princeſſes les reçurent avec une joie ſenſible; & la Ducheſſe d'York, charmée de cette aimable ſolitude, propoſa à Feliciane d'y paſſer enſemble quelques jours, qui leur reſtoient encore juſques à ſon départ d'Irlande, à quoi elle conſentit avec plaiſir.

Les deux Princes y reſterent avec elles, ils ſoupèrent magnifiquement dans le Salon de l'amour paiſible, dont le Duc d'York admira à ſon tour les beautez, à la clarté d'un grand nombre de Luſtres & de Girandolles qui formoient une brillant illumination, & après le re-

repas, la ſoirée étant parfaitement belle, ils paſſérent une partie de la nuit à ſe promener dans les Jardins, leur converſation fut tendre & touchante; l'amour règnoit également dans leurs cœurs, & ſes mouvemens y paroiſſoient differens ſuivant la diverſité de leur fortune. Il étoit heureux & paiſible dans l'ame d'Ireton & de la belle Feliciane. Agité de mille inquietudes, traverſé par l'ambition, dans les cœurs du Duc & de la Ducheſſe d'York, mais ſon pouvoir ne s'y faiſoit pas ſentir avec moins de violence que dans le triomphe doux & tranquile qu'il remportoit ſur la charmante Feliciane & ſur ſon heureux Epoux. Que le Prince Ireton doit être ſatisfait des douceurs de ſa deſtinée,

née, disoit le Duc d'York à la belle Princesse de Huntley, il peut voir sans cesse ce qu'il aime. Pourquoi, ma Princesse, pourquoi ne m'est-il pas permis de passer ma vie à vos piés dans cette agréable solitude, la gloire va m'arracher à un bonheur si doux, mais la gloire & la victoire, quand même elle me seroit certaine, ne pourroient suspendre un seul moment les soins de mon amour. Le désir de vous faire porter une Couronne, & de me rendre plus digne de vous, sont les seuls projets qui peuvent me forcer à m'éloigner de ce que j'adore. Vôtre gloire m'est trop chère, Seigneur, répondit l'aimable Ducheſſe d'York, pour m'opoſer jamais à ce qu'elle vous fera entreprendre, hâtez

vous

vous de combatre & de triompher de vos Ennemis, tandis que par mille vœux mon amour preſſera ſans ceſſe la Victoire de ne vous point abandonner.

La nuit étoit déja fort avancée, quand ces tendres Amans rentrérent dans le petit Palais d'Ireton. Ce Prince & l'aimable Feliciane conduiſirent le Duc & la Ducheſſe d'York dans le plus bel Apartement, & ſe retirèrent dans le leur, pour aller jouïr des douceurs du ſommeil.

Le lendemain les deux Princes retournérent au Palais d'Ireton, pour hâter tout ce qui étoit néceſſaire pour le départ du Duc d'York, qui craignoit, avec raiſon, de laiſſer refroidir le zèle que les Peuples de la Province de Cornuaille paroiſ-

roiſſoient avoir pour lui. Les deux Princeſſes demeurérent dans leur aimable ſolitude, & ne revinrent que le jour qui fut choiſi pour le départ du Duc d'York: Sa charmante Epouſe s'embarqua avec lui, pour ne s'en ſéparer que le plus-tard qu'il lui ſeroit poſſible : Ses larmes & celles de la belle Feliciane célébrerent cette triſte ſéparation, & le Duc d'York marqua au Prince Ireton ſa véritable reconnoiſſance, après quoi le vent étant favorable, il fit voile avec les Vaiſſeaux que le Roi d'Ecoſſe lui avoit donnez pour ſe rendre dans la Province de Cornuaille.

Le Prince Ireton & ſa charmante Epouſe ne ſongérent plus alors qu'à exécuter le deſſein qu'ils avoient formé de prefe-

rer

rer au pouvoir Souverain, l'amour, le repos, & la ſolitude. Ireton fit aſſembler les principaux de ſes Etats, il ſe démit de ſon pouvoir en leur préſence, & ils en ſentirent une douleur ſi vive, qu'elle marquoit parfaitement combien ce jeune Prince étoit digne de leur commander, auſſi refuſerent-ils conſtamment de ſe choiſir un nouveau Souverain, & ils réſolurent de gouverner leur petit Etat comme une Republique, juſques à ce que le Ciel favorable leur eut donné un Maître du ſang d'Ireton. Ils ne tardérent pas à avoir cette ſatisfaction, puis qu'un an après la retraîte de ce Prince, la belle Feliciane de Melroſſe eut un Fils qui fut déclaré Souverain le jour même de ſa Naiſſance ; & l'heureux

reux Ireton, & ſa charmante Epouſe, toûjours fidelles à leur amour, & occupez de l'aimable ſoin de chercher ſans ceſſe à ſe plaire; paſſerent des jours tranquilles & fortunez dans leur agréable ſolitude.

Cependant le Duc d'York arriva dans la Province de Cornuaille, le nombre d'hommes propres à porter les armes qu'il avoit amenés d'Irlande n'étoit pas à la verité conſidérable, mais trois mille Habitans de cette Province le joignirent dès qu'il fut décendu de ſes Vaiſſeaux. Ce fut là qu'il ſe vit obligé de ſe ſéparer de ſa charmante Epouſe, & que leur extrême douleur ſembla preſager les triſtes ſuccez de cette entrepriſe.

Les Troupes du faux Duc d'York

d'York étoient mal armées, & encore plus mal pourvûës de toutes les choſes néceſſaires à la guerre; mais ſurmontant toutes ces difficultez par ſon courage, & voulant ſignaler par quelque grande action ſon retour en Angleterre, il marcha vers Exceſter & l'inveſtit. Le jour même qu'il arriva devant cette Place, il la fit ſommer de ſe rendre, au nom de Richard IV. Roi d'Angleterre, Titre que le jeune Perkin avoit dèja pris dans ſon Manifeſte, quand le Roi d'Ecoſſe avoit armé en ſa faveur.

Les Habitans d'Exceſter fidelles à Henri, refuſerent de ſe rendre, lui envoyerent demander du ſecours & prirent courageuſement les armes, enſorte que le faux Duc d'York, irrité

irrité de leur reſiſtance & perſuadé qu'il auroit bien-tôt à ſoûtenir toutes les Forces d'Angleterre, quoi qu'il n'eût ni Artillerie ni machines propres pour ſon deſſein, preſſa le Siege avec une ardeur incroiable, & réſolut enfin de prendre cette Place d'aſſaut, il y fit paroître un courage extraordinaire, il mit lui-même le feu à l'une des Portes de la Ville, cette Porte fut brûlée, mais tous ces grands efforts furent inutiles, les Habitans d'Exceſter ayant eu la précaution de creuſer un foſſé fort profond en cet endroit & d'élever un Rampart qui arrêta ce jeune Guerrier au milieu de ſa victoire, il perdit deux cent hommes, à cette attaque, mais la perte des Aſſiegés fut beaucoup plus conſiderable. Ce-

Cependant peu de jours après le Duc d'York aiant apris que Henri marchoit lui-même à la tête de ſes Troupes accompagné de toute la Nobleſſe d'Angleterre pour venir ſécourir Exceter, il fut contraint d'en lever le Siége, & il ſe retira à Tauton, poſte fort avantageux, avec ſept mille hommes qui compoſoient alors toute ſon Armée.

Henri arriva à la vûë d'Exceter, ſes Troupes ſurpaſſoient deux fois en nombre celles du faux Duc d'York, & l'on y voioit briller toute la belle jeuneſſe d'Angleterre; il campa fort près du lieu où s'étoit retiré le jeune Perkin, qui malgré l'inégalité du nombre & tous les autres avantages des Troupes de Henri ſur les ſien-

nes, réſolut de faire un dernier effort, & de mourir du moins glorieuſement les Armes à la main en diſputant une Couronne, & ſes Troupes qui n'eſpéroient rien de la clemence de Henri après une rebellion ſi éclatante, ne mettant leur eſpoir qu'en la mort ou la victoire, lui promirent de combatre avec toute l'audace que peut inſpirer le déſeſpoir.

Le jeune Perkin qui n'étoit point étonné par la vûë d'une mort prochaine, le fut cependant dans cet inſtant, par la reflexion de l'état funeſte, où il alloit laiſſer la malheureuſe Princeſſe de Huntley, hélas, diſoit-il en lui-même, quel prix de ſes bontez & de ſa tendreſſe, à quels afreux malheurs, ma paſſion ne l'a-t-elle pas conduite,

te, je mérite la mort, pour expier le crime de l'avoir trompée, j'y cours à cette mort néceſſaire, mais du moins je la trouverai glorieuſe en diſputant un Trône que la poſterité même pourra croire que je devois poſſeder. Mais vous, ma Princeſſe, vous allez demeurer entre les mains de mes cruëls ennemis, qui peut-être ſe vangeront ſur vous de toutes les rigueurs que ma mort les empêchera d'exercer ſur moi-même, ha! je pardonnerois tous mes malheurs à la fortune inéxorable, ſi elle en avoit excepté celui de ne pouvoir vous ſécourir.

Ces penſées douloureuſes portérent dans le cœur du jeune Perkin un déſeſpoir dont il fut penetré. Il écrivit à la belle

Princeſſe de Huntley tout ce que ſa paſſion lui pût dicter de plus tendre, & après s'être acquitté de ce devoir, que lui demandoit ſon amour, il fit un grand effort ſur lui-même pour cacher à ſon Armée la vive douleur dont il étoit accablé, il la rengea en Bataille, mais Henri à qui la victoire ne pouvoit paroître incertaine, en cette occaſion, ne voulut point combattre cette journée là qui étoit déja avancée, ainſi la nuit vint avant que les deux Armées en fuſſent venuës aux mains, & le malheureux Perkin qui ſe plaignoit en lui-même de ce retardement, qui prolongeoit ſes douleurs, aiant reçu alors un Courier que lui envoioit ſa charmante Epouſe, il ouvrit promtement la Lettre

qu'il

qu'il lui préſenta, & il y trouva ces paroles:

AU DUC D'YORK.

JE me flate, Seigneur, que la Victoire même ne vous ſeroit pas plus chère, que le ſoin de me conſerver pour vous; je ſçai que Henri a des intrigues ſecrettes dans cette Province, & qu'il prétend m'en faire enlever, la mort même la plus cruëlle me paroît moins redoutable, que le malheur de tomber en ſon pouvoir, hâtez vous donc de venir me ſécourir vous-même, ſi vous trouvez dumoins que tout ce que j'ai fait pour vous mérite que vous préferiez ma ſûreté à tous les autres interêts qui vous animent.

Quel déſordre ne produiſit

pas cette Lettre dans l'ame du faux Duc d'York ? Il ſçavoit que la Princeſſe n'avoit perſonne auprès d'elle capable de la défendre des entrepriſes de Henri ; comment réſiſter à cet ordre ſi preſſant, auquel ſon amour, & ſon devoir même, le forçoient également d'obéïr. Il avoit apris du Courier de la Ducheſſe d'York, qu'elle s'étoit aſſurée d'un Vaiſſeau pour repaſſer en Irlande ; & il jugea bien que dès qu'il l'auroit conduite au lieu où elle devoit s'embarquer, il pourroit retourner à ſon Armée, ce projet pouvoit s'exécuter en trois jours, il étoit campé dans un poſte ſi avantageux que Henri ne pouvoit entreprendre de le forcer, quoi que ſes Troupes fuſſent fort nombreuſes ; enfin l'a-

l'amour le détermina auſſi bien que l'eſpoir d'aſſurer du moins à la Princeſſe une retraîte tranquille, en la ſauvant du pouvoir de ſes ennemis.

Le Duc d'York aiant ainſi pris ſon parti, il fit apeller le fidelle Water, à qui il montra la Lettre de la Princeſſe & il lui aprit ſon deſſein, que Water aprouva, parce qu'il ne crût point impoſſible de cacher trois jours, l'abſence de ce Prince à ſon Armée, ſous quelque prétexte qu'il trouveroit facilement. Le triſte Perkin en fit donc aſſembler promtement les Chefs, & leur aprit la néceſſité indiſpenſable où il étoit de s'éloigner d'eux pour quelques jours, ils lui promirent de cacher ſon départ à toute l'Armée; Et moi, leur dit-il avec

une noble hardieſſe, je me hâterai de venir triompher ou mourir avec vous.

Le faux Duc d'York partit cette même nuit, ſuivi ſeulement de ſoixante Chevaux pour ne pas faire remarquer ſon départ, par une eſcorte plus conſiderable, & il ſe hâta de marcher avec tout l'empreſſement que l'on peut ſentir quand il s'agit de ſécourir ce que l'on aime.

Mais à peine le jour commençoit-il à paroître que Henri aiant été averti du départ de Perkin par des Eſpions qu'il avoit dans ſon Armée, il en fit auſſi-tôt répandre le bruit dans le Camp du Duc d'York, dont les Troupes, alarmées de ſon abſence, demandérent à le voir avec beaucoup d'empreſſement

ment, & ce Prince ne ſe montrant point pour les raſſurer, dans une conjoncture ſi preſſante, le fidelle Water & tous leurs Chefs eſſaierent en vain de les apaiſer; la frayeur s'empara de leur eſprits, le départ du Duc d'York, & les rigueurs qu'ils avoient méritez de la juſtice du Roi d'Angleterre, ſe préſentèrent auſſi tout à coup à leurs yeux, en ſorte qu'ils ne ſongérent plus qu'à chercher les moyens de s'aſſeurer de ſa clemence, ils ſe ſaiſirent pour cet éffet eux-mêmes de leurs Chefs, & envoyerent quelques-uns d'entr'eux au Roi d'Angleterre, à qui ils ſe rendirent ſans condition, & dont ils n'eurent pas lieu de ſe repentir, puis que ce grand Prince ſe contentant de la punition de quelques-uns des

Chefs, pardonna genereuſement à tout le reſte, & par cette marque de ſa clémence, fit enfin rentrer ſincèrement dans leur devoir, les Habitans de cette Province rebelle.

Cette Victoire obtenuë ſans avoir répandu le ſang de ſes Sujets, donna une extrême joie au Roi d'Angleterre, mais le faux Duc d'York lui étant échapé, cette circonſtance qui pouvoit encore renouveller la Guerre, rendoit ſa joie imparfaite, il lui fut cependant bien aiſé d'aprendre le deſſein de la marche du malheureux Perkin; quelques-uns des Chefs qui étoient ſes priſonniers, intimidés par la crainte de la mort, & flatez de l'eſpoir d'obtenir leur grace; l'inſtruiſirent de tout ce qu'il vouloit ſçavoir. Il avoit

déja

déja pris ſes meſures pour s'aſſurer de la Princeſſe de Huntley, & dès qu'il ſçût le chemin que Perkin avoit pris, il le fit ſuivre par 500. Chevaux avec une extrême diligence.

Cependant le faux Duc d'York, occupé de ſon amour, ne ſongeoit alors qu'à ſécourir promtement ſa Princeſſe, il étoit près de la Ville de Beaulieu, quand le fidelle Water le joignit, il s'étoit ſauvé du Camp dès qu'il avoit veu la ſédition des Troupes hors d'état de pouvoir être apaiſée, & avoit évité par ce moyen d'être priſonnier de Henri; il aprit au malheureux Perkin la perte de toute ſon Armée; mais cette funeſte nouvelle, quelque douloureuſe qu'elle lui parût fut preſque effacée de ſon ſouvenir par un

malheur plus conſiderable & plus ſenſible. Un des Domeſtiques de la Princeſſe ſon Epouſe qui croioit le joindre à ſon Armée, arriva auprès de lui peu de moments après Water, & lui dit que la nuit precedente la Princeſſe avoit été enlevée, & qu'elle étoit au pouvoir de Henri.

C'en eſt trop fortune impitoiable, s'écria le déſeſperé Perkin, il y auroit de la foibleſſe à vouloir ſurvivre à des malheurs ſi ſenſibles & ſi conſtants, & tirant alors ſon épée, il voulut s'en fraper, mais le zelé Water & quelques-uns de ceux qui étoient les plus près de ſa perſonne le déſarmérent malgré lui. Ah! Seigneur, lui dit Water, épargnez les douleurs de la Princeſſe, voulez

vous ajoûter aux malheurs dont elle eſt accablée le plus grand de tous ceux qu'elle peut encore redouter, vivez pour la ſécourir & la ſauver des mains de vos cruëls ennemis, ce ſont là les marques qu'elle doit attendre de vôtre amour, hé pourquoi, Seigneur, voulez vous faire encore plus pour Henri, que la fortune n'a fait contre vous, elle vous a conſervé la vie, pour vous faire vaincre & triompher à vôtre tour, le Ciel qui veut vous conſerver, pourſuivit Water (en remarquant qu'ils étoient aux portes de Beaulieu) vous offre ici un azile inviolable; c'eſt à vous d'en profiter promtement pour ne pas l'irriter en refuſant le ſécours qu'il vous préſente.

I

Les conſeils du fidelle Water, & les prieres de ceux qui avoient accompagé le faux Duc d'York, mais ſur tout le déſir de ſécourir encore ſa Princeſſe, le firent réſoudre de ſe retirer dans le ſeul azile qui ſe préſentoit alors pour lui, ne doutant pas qu'il ne fut pourſuivi par les Troupes du Roi d'Angleterre; il entra donc dans Beaulieu acablé de ſes douleurs.

Ces aziles étoient alors inviolables en Angleterre, de quelque crime que l'on fut accuſé & même convaincu, l'on y étoit en ſureté. Le Roi lui-même n'auroit ozé les forcer ſans ſe broüiller avec la Cour de Rome, & s'attirer la colère du Pape qui ſoutenoit les Privilèges attachez par ſes Predeceſſeurs à ces ſortes d'aziles.

Ce-

Cependant la malheureuſe Princeſſe de Huntley ayant été amenée devant Henri, ſon courage & ſa beauté donnérent de l'admiration à toute la Cour d'Angleterre, ſon abatement & ſa douleur ſembloient avoir encore ajoûté à ſes charmes, & Henri lui-même, dont la ſageſſe étoit ſi connuë & ſi éprouvée, ne pût défendre ſon cœur contre un objet ſi touchant & ſi aimable, & qui portoit à la fois dans ſon ame les traits de l'amour & ceux de la pitié; mais ce grand Roi, accoûtumé à vaincre ſes paſſions les plus vives & les plus tendres, faiſant un effort pour ſe rendre maître de lui-même dans une occaſion ſi dangereuſe pour ſon cœur, il ne ſongea qu'à éviter une vûë trop charmante & trop fa-

fatale ; il envoya pour cet effet promtement cette Princeſſe près de la Reine d'Angleterre, qui étoit alors à Weſtminſter, il ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs qui étoient dûs à une Princeſſe du Sang Royal d'Ecoſſe, & il lui aſſigna des penſions conſiderables ſur ſon épargne, dont elle jouït toute ſa vie, & même après la mort de Henri.

La juſte douleur de cette charmante Princeſſe ne pouvoit être adoucie : des preuves qu'elle coimmençoit à ne trouver que trop claires, lui faiſoient bien juger que le Duc d'York, n'étoit qu'un Impoſteur, élevé par ſon ambition, & ſoûtenu par la haine que la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne conſervoit toûjours pour Henri ; mais

mais il étoit aimable, elle l'adoroit, & ſon cœur prévenu d'une vive paſſion ne lui faiſoit pas paroître le jeune Perkin moins digne d'être aimé dans une naiſſance commune, qu'animé du Sang Royal de la Maiſon d'York. Rien ne pouvoit égaler ſa douleur, reduite encore après tant de malheurs, à craindre pour une vie qui lui étoit ſi chère.

Elle étoit dans ces mortelles inquietudes, quand le Duc de Buckingham vint demander à lui parler de la part du Roi d'Angleterre. L'azile où Perkin s'étoit retiré avoit donné à Henri d'extrêmes inquietudes, il craignoit qu'il ne lui échapât, & il ne ſouhaitoit rien tant que d'être maître de ſa perſonne; il ne vouloit cependant point ha-

zar-

zarder, en forçant l'azile que la fortune avoit donné à Perkin, de ſe broüiller avec le Pape, de la bienveüillance duquel il avoit beſoin pour d'autres affaires preſſantes, qui regardoient la Paix & la tranquilité de ſon Royaume, il réſolut donc d'accorder la vie au faux Duc d'York, à condition qu'il ſe remettroit entre ſes mains. Mais comme il étoit fort incertain que ce jeune homme voulut ou ozat ſe fier à ſa parole, il chercha les moyens les plus ſûrs pour le perſuader de ſortir de ſon azile.

Le Duc de Buckingham, chargé de cette négotiation, fit valoir à la Princeſſe de Huntley la clemence de Henri, & il lui fit entendre que quoi que les aziles fuſſent inviola-

bles

bles, il n'étoit pas impoſſible au Roi d'Angleterre de trouver des expedients pour faire remettre ſon ennemi entre ſes mains.

La triſte Princeſſe de Huntley qui auroit donné mille fois ſa vie pour aſſurer celle du malheureux Perkin, répondit au Duc de Buckingham avec ſa douceur naturelle, & s'offrit de faire tout ce que l'on jugeroit néceſſaire pour ſauver la vie de ſon Epoux, ſurquoi ce Duc la pria de lui écrire, afin qu'il prit plus facilement de la confiance en ſes paroles, & il ſe chargea de la Lettre de cette Princeſſe.

Après que le Duc de Buckingham eut rendu compte au Roi d'Angleterre du ſuccez de ſa négotiation, il ſe rendit à Beaulieu

lieu où il entretint Perkin conformement aux intentions du Roi ſon Maître, mais il lui parût ſi peu diſpoſé à ſe remettre entre les mains de Henri, & avoir ſi peu d'attachement pour la vie qu'il jugea bien que l'amour ſeul pourroit le réſoudre de ſe rendre. Il lui donna donc la Lettre de la Princeſſe de Huntley, elle étoit tendre & preſſante, & le Duc s'aperçût aiſément des differens mouvemens qu'elle produiſoit dans l'ame du faux Duc d'York, par les changemens de ſon viſage. Allons, Seigneur, lui dit le jeune Perkin en ſoûpirant, quelques momens après avoir leu cette Lettre, l'amour m'ordonne de vivre encore, je ne ſçaurois lui déſobeïr.

Le Duc de Buckingham ſatisfait

tisfait d'avoir enfin réſolu Perkin à ſe remettre au pouvoir de Henri, lui promit de la part de ce Prince que l'on n'attenteroit point à ſa vie, & ce même jour il fut conduit dans la Tour de Londres : Il lui fut cependant permis d'écrire à la Princeſſe ſon Epouſe, mais il ne pût obtenir de Henri le doux plaiſir de la voir. Elle partagea la douleur de ce refus, & quelque ſatisfaction qu'elle put ſentir d'être ſûre de ſa vie, l'état de leur fortune étoit ſi triſte & ſi douloureux, que malgré tout ſon courage elle en parût alors accablée.

Cette Princeſſe fit demander pluſieurs fois, comme une grace, au Roi d'Angleterre d'être enfermée dans la Tour de Londres avec ſon malheureux Epoux, mais

mais ce Prince, jaloux au fond de ſon cœur d'un attachement ſi tendre qui lui faiſoit preferer une afreuſe priſon à la liberté dont elle jouïſſoit auprès de la Reine d'Angleterre, & ſe déguiſant à lui même ſa paſſion ſous le nom de raiſons d'Etat, il refuſa conſtamment à cette aimable Princeſſe la triſte grace qu'elle lui avoit fait demander.

Ce fut alors que Henri fit publier un eſpèce de Manifeſte qui contenoit toutes les preuves qui pouvoient perſuader le Public que Perkin n'étoit point le veritable Duc d'York, mais pour ne pas flétrir la reputation de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, quoi que ſon irréconciliable ennemie, il ne la fit point nom-

nommer dans ſes Ecrits, comcomme s'il eut toûjours ignoré toute la part qu'elle avoit euë à cette entrepriſe.

Cette generoſité du Roi d'Angleterre toucha la Ducheſſe, mais elle ne pût aprendre les malheurs de Perkin, qui renverſoient tous les projets que ſa haine avoit formé pour ſa vengeance, ſans une véritable douleur.

Le Roi d'Ecoſſe ſenſiblement afligé des malheurs de la Princeſſe de Huntley, & même de ceux de ſon Epoux, envoia un Ambaſſadeur au Roi d'Angleterre pour le remercier d'avoir ſéparé ſes interêts de ceux du prétendu Duc d'York, & de l'avoir traitté en Princeſſe du Sang Royal d'Ecoſſe, & cet Ambaſſadeur, chargé de lûi propoſer

de

de retourner dans ſa Patrie, lui fit connoître avec quel empreſſement le Roi d'Ecoſſe y déſiroit ſon retour; mais fidelle à ſes ſermens & à ſa douleur, elle lui répondit, que la deſtinée de ſon Epoux acheveroit de décider de la ſienne, & que la mort étoit le ſeul azile où elle ſouhaitoit d'avoir recours.

La belle Feliciane de Melroſſe & le Prince Ireton, vivement touchés de ſes douleurs, envoyerent auſſi lui propoſer de revenir dans leur aimable ſolitude, atendre qu'une deſtinée plus heureuſe eut relevé les eſpérances du Duc d'York. Elle fut ſenſible aux ſoins de leur amitié elle les reçût avec reconnoiſſance, mais elle refuſa toûjours de s'éloigner d'un Païs, où tout cruël qu'il lui étoit

par

par ſa mauvaiſe fortune, elle avoit du moins la triſte ſatisfaction d'être plus près du ſeul objet qui pouvoit règner dans ſon cœur.

Cependant Henri, toûjours occupé de la vive paſſion que cette Princeſſe lui avoit inſpirée, ne pût, malgré toute ſa ſageſſe s'empêcher de lui laiſſer connoître, par quelques-unes de ſes actions, les tendres ſentimens qu'elle avoit portez dans ſon ame. Mais cette triſte Princeſſe regarda cet amour comme une nouvelle infortune, & les graces qu'elle avoit reçûës du Roi d'Angleterre, comme des marques de ſa generoſité, lui devinrent inſuportables, dès qu'elle pût penſer qu'elle les devoit à ſa tendreſſe, & pour éviter du moins la vûë de Hen-

ri, elle ſe retira pour quelque tems dans une maiſon de campagne, peu éloignée de Londres.

Un jour qu'elle étoit abîmée dans ſa douleur, elle vit tout d'un coup ouvrir la porter de ſon Cabinet ; Water y entra avec un autre homme, qui malgré un habit très-ſimple, parût avoir quelque choſe de noble dans toute ſa perſonne. Mais quel fut ſon étonnement, quand Water aprochant des flambeaux qui étoient aſſez éloignez, elle reconnut le Duc d'York. Il faut avoir ſenti une joie auſſi vive & auſſi peu atenduë, & aimer auſſi tendrement que la Princeſſe de Huntley, pour pouvoir comprendre ce que la vûë du jeune Perkin lui inſpira, il ſe jetta à ſes piés, & oubliant

dans

dans ce moment, toutes leurs infortunes, leur joie & leur amour leur permit à peine de ſe ſouvenir encore combien ils étoient malheureux. Les larmes & les tranſports les plus tendres exprimèrent ſeuls leurs ſentimens avec une éloquence plus touchante mille fois que les expreſſions les plus vives; mais cette même paſſion qui ſembloit avoir diſſipé toute leur crainte la fit bien-tôt renaître dans le cœur de la Princeſſe de Huntley. Pourquoi, Seigneur, dit-elle au jeune Perkin, ne profitez vous pas de ces momens où vous pouvez diſpoſer de vous-même, pour aller aſſeurer vôtre liberté, eſſaiés de repaſſer en Irlande, hâtez vous de fuïr d'un lieu où règne vôtre Ennemi, & où tout ſemble me-

cer vôtre vie, hélas combien ma tendreſſe vous a déja fait perdre de précieux inſtants. Hâtez vous, Seigneur, de ſuivre le conſeil de la Princeſſe, répondit le fidel Water, qui venoit de rentrer dans le Cabinet; vous êtes heureuſement ſorti de la Tour de Londres, mais vous n'avez encore rien fait, ſi vous ne vous preſſez de partir. Je mépriſe les périls les plus affreux, reprit le jeune Perkin, en baiſant tendrement les belles mains de la Princeſſe, he! ſeroit-ce trop que de paier de ma vie, le plaiſir d'avoir revû quelques momens la Ducheſſe d'York. Allez, Seigneur, lui dit cette Princeſſe en l'embraſſant, & en verſant un torrent de larmes; allez fuyez ſi vous m'aimez, conſervez des

jours

jours qui me ſont ſi chers, je vous rejoindrai bien-tôt, & en quelque lieu que vous puiſſiez être, mon amour me fera même trouver des charmes à aller partager vos infortunes juſques au bout de l'Univers.

Le zelé Water emmena le faux Duc d'York malgré lui, & ils ſe hâterent de gagner le bord de la Mer. Mais comme la fuite de Perkin n'avoit point été prémeditée, & que la fortune s'étoit laſſée de le favoriſer, le Vaiſſeau ſur lequel il auroit pû s'embarquer, avoit mis à la voile quelques heures avant ſon arrivée. Cependant quoi qu'il fut aiſé à Perkin de juger que le tems qu'il avoit emploié en ſortant de Londres pour aller trouver la Princeſſe de Huntley, lui avoit fait man-

quer une occaſion ſi favorable de ſe ſouſtraire au pouvoir de Henri, ſa paſſion toûjours également forte, ne lui permit pas de regreter un tems qu'il avoit donné à ſon amour, quoi qu'il pût lui en coûter encore une fois la liberté & peut-être même la vie.

Cependant Henri fut averti que Perkin s'étoit ſauvé de ſa priſon, par un Rampart ſi eſcarpé, que l'on avoit négligé de le garder, parce que l'on en avoit toûjours crû le chemin impraticable: Mais que ne fait point entreprendre le courage, & le preſſant déſir de la liberté. Perkin avoit trouvé moyen de faire tenir ſecrettement une Lettre au fidelle Water, un des Gardes ſenſible à ſes malheurs, & perſuadé par une Ba-

gue

gue d'un prix conſiderable, que le faux Duc d'York lui donna, porta cette Lettre à Water, qui toûjours fidelle à l'amitié qu'il avoit promiſe à Perkin, ſe rendit au commencement de la nuit au pied de ce Rampart pour lui en faciliter la décente, & ſe ſauver enſuite, ou périr avec lui.

Henri envoia promtement des ordres à tous les Ports de Mer pour empêcher le faux Duc d'York de pouvoir ſortir du Royaume, & il le fit chercher avec tant de diligence & de ſoin, qu'il fut reconnu par un Anglois qui étoit venu avec lui d'Irlande, & qui étoit alors dans les Troupes de Henri.

Perkin s'étoit retiré dans une petite maiſon ſolitaire aſſez près de Strine pour attendre

que quelque évenement heureux, lui permit de repaſſer en Irlande, & il ſe promenoit aux environs de cette maiſon quand cet Anglois le nomma au Chef de la Troupe qui le cherchoit, ils fondirent ſur lui de maniere qu'à peine eut-il le tems de tirer ſon épée, il ſe défendit cependant en homme qui mépriſoit également la vie, & le nombre de ſes ennemis, & il en bleſſa quelques-uns, parmi leſquels étoit leur Chef.

Leur premiére ardeur ſe refroidit par la valeur du jeune Perkin, & en combattant toûjours, il trouva moyen de ſe jetter dans la Porte du Monaſtère de Strine, qui n'étoit pas fort éloignée du lieu où il avoit été attaqué; dès qu'il y fut entré, la troupe qui le pourſuivoit

voit n'osa plus user de violence. Strine étoit un de ces aziles, alors si respectez, dont Perkin avoit déja éprouvé le pouvoir.

La Princesse de Huntley qui avoit apris par Water, que son malheureux Epoux lui avoit envoyé secretement, qu'il n'avoit pû sortir d'Angleterre, étoit dans une inquietude continuelle, mais elle s'abandonna à son désespoir quand elle sçût que Henri n'ignoroit plus le lieu de sa retraîte, les privilèges atachés aux aziles ne pouvoient même la rassurer, parce qu'il y avoit beaucoup d'aparence que le Roi d'Angleterre, irrité contre Perkin, & craignant qu'il ne pût lui échaper encore, ne le fit enfin périr.

Cependant le Prieur du Monastè-

naſtère de Strine, qui avoit du courage & de la vertu, refuſoit conſtamment de remettre le pretendu Duc d'York au pouvoir du Roi, s'il ne promettoit de lui donner la vie; & la Princeſſe de Huntley, ne conſultant plus que ſa juſte douleur, fût ſe jetter aux piés de ce Prince; ſes larmes ſa beauté, ſon déſeſpoir, atendrirent le cœur de Henri en faveur de ſon Rival même, rien ne pouvoit reſiſter à un objet ſi touchant.

Le Roi preſſé par ſon amour, & par des raiſons d'Etat, jugeant bien que rien n'étoit ſi important pour lui, que de pouvoir diſpoſer encore de la perſonne du faux Duc d'York, accorda enfin ſa vie à cette Princeſſe; il fut donc remis dans

dans la Tour de Londres & gardé avec plus de ſoin & d'exactitude qu'il ne l'avoit encore été. Et l'infortuné Water qui fut convaincu d'avoir ſervi Perkin dans ſa fuite, paya de ſon ſang la fidelité qu'il lui avoit toûjours conſervé.

Le péril où la vie du faux Duc d'York s'étoit trouvé expoſé, avoit retiré de ſa ſolitude l'aimable Princeſſe de Huntley, elle ne pût même ſe diſpenſer de demeurer quelque tems à la Cour, la Reine d'Angleterre l'en ayant prié, & comme cette Princeſſe avoit paru s'intereſſer genereuſement à ſes douleurs, & qu'elle s'étoit même employée auprès du Roi, pour obtenir la vie du faux Duc d'York, elle crut devoir cette déference à ſes volontés.

Cependant Henri, dont la ſageſſe tant admirée avoit peine à ſe démentir, cachoit ſa paſſion avec un ſoin qui coûtoit infiniment à ſon cœur; il ſe contraignoit ſans ceſſe; mais enfin ce cruël ſilence augmentant ſes peines, un jour que la Reine s'étoit retirée dans ſon Cabinet pour écrire quelques Lettres, & que la Princeſſe de Huntley, dont la profonde triſteſſe ſembloit augmenter la beauté, étoit demeurée avec toutes les Dames dans la Chambre de la Reine. Henri qui n'avoit pû être ſi bien le maître de ſes regards, qu'ils ne lui euſſent fait ſentir combien la Princeſſe de Huntley étoit belle ce jour là, ſe déterminant tout à coup par la force de ſa paſſion; Madame, lui dit-

il

il gracieuſement, j'ai à vous inſtruire de pluſieurs choſes qui regardent les interêts de vôtre Epoux, & toute la Cour aiant entendu ce que le Roi venoit de dire, la Princeſſe ne pût ſe diſpenſer de le ſuivre ſûr une Terraſſe où il paſſa auſſi tôt.

Le trouble de la Princeſſe de Huntley pouvoit être facilement remarqué par le Roi, mais il étoit lui-même ſi ſurpris de ce qu'il venoit de faire, qu'il garda le ſilence quelque tems. Seroient-ce de nouveaux malheurs pour le Duc d'York, Seigneur, lui dit-elle en tremblant, que vôtre Majeſté veut m'annoncer encore ? Non, Madame, lui répondit le Roi, en la regardant tendrement, vos larmes ont aſſuré ſa vie, & quelles que ſoient ſes infortunes, je ne

puis

puis le croire malheureux, puis qu'il règne toûjours dans vôtre ame, & qu'au milieu de ſes plus cruëlles diſgraces il me force de porter envie à ſa félicité. Ma paſſion vous irrite, continua le Roi, voyant que la Princeſſe ne lui répondoit point, & que de vives couleurs qui parurent ſur ſon viſage, marquoient l'embarras que ce diſcours lui faiſoit ſentir, mais j'ai combatu cette paſſion malheureuſe, je n'ai rien oublié pour réſiſter à vos charmes, & cette ſageſſe ſi vantée, redoutable aux autres Rois, & qui m'a fait règner avec tant de gloire, eſt diſparuë devant vos yeux.

Quel langage, Seigneur? lui répondit la Princeſſe avec une noble fierté, ce peut-il que je ſois reduite à l'entendre, & que

ce

ce ſoit le plus ſage de tous les Rois qui parle d'aimer à une Princeſſe infortunée, dont il tient le malheureux Epoux dans les fers. Il n'eſt point de raiſon contre ma tendreſſe que je ne me ſois repreſenté mille fois, reprit le Roi, je croiois même mon cœur impénetrable à l'amour, j'avois à peine daigné regarder toutes les beautés d'Angleterre, mais qui peut vous réſiſter, vôtre préſence trop dangereuſe & trop aimable entraine le cœur & ſéduit la raiſon, & je ſens que vous ne vangez que trop bien vôtre Epoux des maux que la fortune m'a contraint de lui faire.

La Reine, qui avoit achevée d'écrire, entrant alors ſur la Terraſſe, interrompit cette converſation; & la Princeſſe de Hunt-

Huntley, jugeant bien par les diſcours du Roi qu'il ne contraindroit plus ſon amour avec autant de ſoin qu'il avoit accoutumé, feignit dès ce même ſoir d'être malade, & quelques jours après elle retourna dans ſa ſolitude.

Son départ afligea ſenſiblement le Roi, mais il n'oſa la retenir, malgré elle, à la Cour, & encore moins aller la voir à cette Maiſon de campagne où elle s'étoit retirée, parce que cette démarche auroit apris, ou du moins fait ſoupçonner ſon amour, & il réſolut enfin de n'oublier rien pour vaincre une paſſion ſi contraire à ſa gloire, à ſon repos, & à cette haute réputation de ſageſſe, qui lui avoit déja acquis le ſurnom de Salomon de l'Angleterre,

re, il ſe flata même que l'abſence de la Princeſſe de Huntley lui ſeroit de quelque ſecours pour triompher de ſa tendreſſe.

Cependant le malheureux Perkin avoit trop d'amour, d'ambition, & de loiſir dans ſa priſon, pour ne pas former de nouveaux projets, il remarqua qu'entre ceux qui avoient le ſoin de le garder, quatre Domeſtiques du Chevalier Digby Gouverneur de la Tour de Londres, étoient les plus touchés de ſa mauvaiſe fortune, il s'atacha à ſe les aquerir, leur propre curioſité lui en ouvrit le chemin, ils lui parurent ſouhaiter de ſçavoir ſes avantures, le recit qu'il leur en fit les charma, la beauté de Perkin, ſa bonne mine, & ſon éloquence

naturelle, tout parloit en ſa faveur, il lui fut facile de perſuader à ces quatre Gardes qu'il étoit veritablement le Duc d'York, quelques preuves que l'ont eut publié contraire, ils les regardèrent même, comme ſuſpectes, venant de la part de Henri, qui avoit tant d'interêts à faire paſſer le Duc d'York pour un Impoſteur.

Il étoit bien facile à Perkin de perſuader ſes Gardes, mais il trouvoit beaucoup de difficulté à pouvoir les faire agir, ſur tout dans une auſſi grande entrepriſe qu'étoit celle de ſe ſauver, car Henri ne lui avoit fait laiſſer ni argent ni pierreries, prevoiant bien que l'un & l'autre donne trop de facilité à ſéduire les Gardes les plus fidelles. Cependant l'eſprit de

Per-

Perkin ſupléa aux ſécours qui lui auroient été néceſſaires, & qui lui manquoient abſolument, pour favoriſer ſa fuite.

Le Comte de Warwick étoit priſonnier, comme lui, dans la Tour de Londres, ce Prince y étoit même ſervi avec un profond reſpect, Perkin propoſa à ſes Gardes de traiter avec lui de ſa part, il accompagna cette propoſition de promeſſes exceſſives, & les aſſûra même qu'il avoit un puiſſant Parti en Angleterre, prêt à ſe déclarer pour lui, dès qu'il ſeroit en état d'y joindre des Forces étrangeres qu'il trouveroit en Irlande, où il avoit deſſein de ſe retirer.

Les Anglois ſont ſenſibles aux nouveautez, & entreprennent tout pour rendre leur for-

tune

tune plus élevée, les Gardes de Perkin ne doutérent plus qu'il ne fut le Fils d'Edoüard IV., dès qu'ils virent qu'il vouloit ſauver avec lui un Prince de la Maiſon d'York, qui avoit même des droits à la Couronne d'Angleterre.

Blevet un de ces quatre Gardes que Perkin avoit perſuadé, & qui étoit le plus capable de cette négociation, ſe chargea de parler au Comte de Warwick. Ce jeune Prince dont l'eſprit étoit naturellement très-médiocre, & qu'une longue priſon, & la crainte continuelle de la mort, avoit encore affoibli, ſe laiſſant flater & ſéduire par l'eſpérance de la liberté, ne douta d'aucunes des preuves que le faux Duc d'York donnoit de ſa naiſſance, il le re-

reconnut pour le Fils d'Edoüard IV., légitime Héritier du Roiaume d'Angleterre, & ſe contenta de ſa qualité de premier Prince du Sang.

Blevet ſatisfait d'avoir été employé à une négociation qui avoit ſi bien reüſſi, en rendit compte à Perkin, qui charmé de trouver tant de facilité dans les commencemens d'une ſi dangereuſe entrepriſe, ne douta preſque plus du ſuccez.

Le Comte de Warwick attaché à ſes interêts, & lui cedant ſes droits à la Couronne d'Angleterre, en le reconnoiſſant pour le véritable Duc d'York, pouvoit donner dans l'eſprit des Peuples de ce Royaume une nouvelle force à ſon Parti, mais il n'y avoit nuls moyens de ſauver deux priſonniers tels que lui,

lui, & le Comte de Warwick ſans s'aſſeurer auparavant de la la perſonne du Chevalier Digby Gouverneur de la Tour de Londres. Perkin craignoit, avec raiſon, que cette propoſition n'éfraia ſes Gardes, qui par la qualité qu'ils avoient de Domeſtiques, devoient naturellement avoir horreur de conſpirer contre leur Maître, de qui vrai ſemblablement la vie devoit courir beaucoup de riſque en cette occaſion.

Perkin pour les préparer à ce deſſein, leur repréſenta que dans les grandes entrepriſes, l'on n'avoit pas toûjours le choix des moyens pour y réüſſir: Mais il ne trouva pas dans les cœurs de ces Traitres toutes les opoſitions qu'il avoit imaginé, qu'ils feroient à ſes projets;

ils

ils promirent plus au faux Duc d'York qu'il ne leur en avoit demandé, & ils prirent seulement quatre jours pour l'exécution de leur entreprise ; elle étoit bien concertée, & selon toutes les aparences elle eut même réüssi, si l'amour, qui ne s'accorde guère avec la prudence, n'eût règné dans le cœur de Perkin avec autant d'ardeur que l'ambition, & si sa passion pour la Princesse de Huntley, prenant à chaque instant de nouvelles forces ; la douce espérance de la revoir, & l'aimable idée de pouvoir lui rendre sa liberté, & la placer peut-être un jour, sur le Trône d'Angleterre, ne lui eussent fait sentir une joie si vive que son cœur ne pût la contenir, sans désirer passionnément de la faire

re partager à la Princeſſe qu'il adoroit.

Il étoit dangereux d'écrire un ſecret de cette importance, mais la raiſon même, aida en cette occaſion à ſéduire ſon cœur, l'Empire de l'Univers, ſans la Princeſſe de Huntley, n'auroit pu faire la félicité de ſa vie, il vouloit la faire paſſer avec lui en Irlande, où il avoit deſſein de ſe retirer pour raſſembler de nouvelles forces contre Henri, par les ſoins & l'amitié du genereux Ireton, & par celui de la Ducheſſe Doüairiere de Bourgogne, dont l'immortelle haine contre la Royalle branche de Lancaſtre lui répondoit toûjours de ſon ſécours.

La Princeſſe de Huntley étoit peu obſervée, il étoit facile qu'elle

le pût ſortir la nuit de cette maiſon de campagne où elle s'étoit retirée, pour fuïr avec ſon Epoux, mais il falloit l'avertir du jour deſtiné au départ, & des heureux commencens de cette entrepriſe, il n'y avoit nulle aparence que cette Princeſſe eut oſé prendre confiance à Blevet, que Perkin lui vouloit envoier, ſans une Lettre du faux Duc d'York, elle eut roûjours traité les avis les plus fidelles, comme des piéges de Henri, pour la ſurprendre, & nuire à ſon malheureux Epoux.

Perkin écrivit donc à la Princeſſe tout ce que ſon amour lui dicta. Blevet trouva un prétexte pour s'abſenter un jour de la Tour de Londres; il rendit cette fatale Lettre à la Princeſſe de Huntley, qui par un magni-

fique preſent, lui marqua l'excez de ſa joie, & Blevet, content de ſon voiage, ſe hâta de porter cette réponſe au faux Duc d'York.

L'amour le plus tendre & la joie la plus vive règnerent alors abſolument dans ſon cœur, & elle n'étoit troublée que par l'extrême impatience avec laquelle il attendoit le jour qu'il lui avoit choiſi lui-même pour exécuter les grands deſſeins qu'il avoit formez.

Ce jour fatal parût enfin, mais comme Perkin avoit réſolu d'exécuter ſon entrepriſe à l'heure où l'on avoit accoûtumé de fermer les portes de la Tour de Londres, qui ſeroit beaucoup plus favorable pour ſe ſaiſir de la perſonne du Chevalier Digby, & fuïr la nuit ſuivante, il falloit attendre qu'elle fut commencée & jamais

jour

jour ne lui parut d'une longueur plus insuportable. Mais qu'elle fut sa surprise quand le Chevalier Digby entrant dans sa chambre suivi d'un grand nombre d'hommes armés, fit enchainer Blevet en sa présence, & les trois autres cõplices de ses projets, & que lui aiant apris en peu de mots, que ses desseins étoient découverts, il changea tous ses Gardes, le fit enfermer plus étroitement, & ne lui laissa que la seule liberté de faire les plus cruëlles réflexions du monde. Cependant quoi qu'il eut besoin de tout son courage pour suporter ce nouveau revers de la fortune, & de quelques malheurs qu'elle l'eût accablé, ceux de la Princesse de Huntley lui firent encore sentir de plus vives inquietudes.

Le malheureux Perkin ne pou-

voit comprendre par quels moyens Henri avoit découvert cette entrepriſe, il aprit la mort de ſes quatre complices, peu de jours après leur priſon, eux ſeuls avoient pû déclarer ſes deſſeins, mais on les avoit traitez tous avec une rigueur égale, & il étoit vrai ſemblable que l'on eut fait quelque grace à celui qui auroit déclaré un ſecret ſi important au Roi d'Angleterre, il accuſa mille fois la foibleſſe du Comte de Warwick, & il ne douta pas que ce jeune Prince n'eût point eu la prudence de ſe taire, il n'avoit cependant aucune part à ce malheur. Une Fille que la Princeſſe de Huntley avoit amenée d'Ecoſſe, & pour qui ſa confiance étoit parfaite, la trahit. Henri qui cher-

choit ſans ceſſe à s'inſtruire des deſſeins de Perkin & de ceux de ſa charmante Epouſe ayant pris ſoin de faire gagner cette Fille, dont, dès que l'on eut ébloui ſes yeux par des préſents magnifiques, on eut bien-tôt ſéduit le cœur.

La Princeſſe de Huntley qui la deſtinoit ſeule à l'accompagner dans ſa fuite; dans l'excez de la joie que lui faiſoit ſentir l'eſpoir de la liberté, & celui de revoir Perkin, ne l'avoit que trop bien inſtruite de toutes les circonſtances du nouveau deſſein de ſon Epoux, en ſorte que cette Fille devoüée à Henri, l'avertit de tout ce que le faux Duc d'York vouloit entreprendre.

Ce Prince ne traita pas le Comte de Warwick avec moins

de rigueur que Perkin, & la Princeſſe de Huntley ne pût aprendre le malheureux ſuccez, de l'entrepriſe de cet Epoux ſi cher à ſa tendreſſe, ſans ſentir une douleur cruëlle, qui, en pénétrant ſon cœur agit ſur elle avec tant de puiſſance, qu'en peu de jours elle fût près de la mort, que ſon déſeſpoir lui faiſoit déſirer.

Cependant Henri, qui n'avoit accordé la vie au faux Duc d'York, que forcé par les Privilèges inviolable des Aziles, & qui venoit d'éprouver encore ce que pouvoit l'eſprit du jeune Perkin, ſans même être aidé d'aucun des ſecours de la fortune, ne voulant pas perdre un moment à faire périr un ennemi, qui juſques dans ſes fers lui étoit redoutable.

Il ſe hâta de le faire condamner, & le Comte de Warwick ayant avoüé toutes les circonſtances de l'entrepriſe, telle que les Gardes de Perkin les avoient déclarées en expirant, la mort du faux Duc d'York fut bien-tôt réſoluë & auſſi promtement exécutée.

Perkin la reçût avec ce même courage que la fortune la plus cruëlle n'avoit jamais eu la force d'étonner un moment. L'amour ſeul parut agiter les derniers inſtants de ſa vie, il demanda à voir la Princeſſe de Huntley, mais cette grace lui ayant été refuſée, il lui écrivit, quelques heures avant ſa mort, & preſſé par ſon amour, & par la juſte douleur d'avoir rendu ſi malheureuſe une Princeſſe qu'il adoroit, il lui avoüa qu'il

n'étoit point le Duc d'York; & comme on ne pût lui cacher la mort de Perkin, ſon mal en augmenta, & l'on fut long-tems ſans rien eſperer pour ſa vie.

Ce fut ſur cette Lettre du malheureux Perkin, qu'Henri prit ſoin de lire, qu'il fit publier cet Ecrit, dont tous les Hiſtoriens ont fait mention, par lequel il paroît que Perkin, à ſa mort, avoit déclaré lui-même qu'il n'étoit pas le veritable Duc d'York.

Cette Lettre de Perkin étoit ſi tendre & ſi touchante, que le Roi d'Angleterre ne l'eût point fait rendre à la Princeſſe de Huntley, s'il n'eût eſperé que la douleur d'avoir été ſi cruellement trompé diminueroit celle que ſa perte lui faiſoit ſen-

ſentir ; mais l'amour avoit peint ce jeune Impoſteur, avec des traits trop charmants dans ſon ame, pour que la connoiſſance parfaite de ſa veritable naiſſance pût effacer de ſon cœur une paſſion qui fut la ſeule de ſa vie.

La mort du Comte de Warwick ſuivit de près celle de Perkin, & toute l'Angleterre vit, avec une douleur extrême, les dernieres eſpérances de la Maiſon d'York enſevélies dans un même tombeau avec ce malheureux Prince.

Cependant le mal preſſant de la Princeſſe de Huntley fit ſentir à Henri de ſi vives inquietudes, qu'il en connut mieux encore la violence de ſa paſſion; & le deſtin voulant faire durer les maux de cette malheureuſe

Princeſſe, la rapella malgré elle à la vie : Mais rien n'eût le pouvoir de diminuer ou de ſuſpendre un moment ſa douleur, elle fit demander à Henri de pouvoir ſe retirer en Irlande, mais ce Prince, qui ſe flattoit encore que le tems adouciroit ſes malheurs ; & qui ne pouvoit ſe réſoudre à la voir s'éloigner de lui pour toûjours, lui refuſa la grace qu'elle avoit demandée.

Tandis que la fortune accabloit la triſte Princeſſe de Huntley de ſes maux les plus preſſants, quelques Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe qui voiageoint, pendant la Treve, ſur les frontieres d'Angleterre, s'étant avancez juſques au Château de Norham, & l'aiant conſideré quelque tems avec attention, par

une

une curioſité naturelle à ceux qui voiagent, furent pris pour des Eſpions, & des Troupes Angloiſes qui étoient dans cette forte Place, les chargérent, ſans conſiderer que cette action rompoit la Treve qui duroit encore entre les Rois d'Ecoſſe & d'Angleterre.

Le Roi d'Ecoſſe ſe plaignit à Henri d'une action ſi imprudente, & Henri déſavoüa la Garniſon de Norham, & par ſes ordres Richard Fox, à qui apartenoit cette Place, ſe hâta de ſe rendre auprès du Roi d'Ecoſſe; dès qu'il fut arrivé à Edimbourg, il apaiſa la colère de ce jeune Prince par de profondes ſoûmiſſions, & par l'ofre de punir les coupables, à qui le Roi d'Ecoſſe pardonna avec ſa generoſité accoûtumée.

Un jour que ce jeune Prince s'entretenoit dans ſon Cabinet avec cet habile Miniſtre du Roi d'Angleterre, ſur divers moyens d'aſſeurer la Paix entre les deux Royaumes, la Princeſſe d'Angleterre, lui dit Richard Fox, en devroit être pour jamais le lien, mais je n'aurois ozé, Seigneur, vous parler encore d'un Hymen que vous avés témoigné qui ne vous plaiſoit pas, ſi je ne jugeois, ajoûta-t-il en ſouriant, par le Portrait que je vois dans le Cabinet de Vôtre Majeſté que les charmes de la Princeſſe d'Angleterre, commencent à vous paroître digne de quelque attention.

Le Roi d'Ecoſſe, ſurpris du diſcours de Fox, regarda promtement le Portrait qu'il lui avoit montré, c'étoit celui de

Fe-

Feliciane de Melroſſe : Celle pour qui fût fait ce charmant Portrait, dit-il en ſoûpirant, a fait le malheur de ma vie, dont ſeule elle pouvoit faire la felicité, c'eſt celui de la belle Feliciane, pour qui ma paſſion a été trop connuë pour n'avoir pas été juſques à vous.

Le zèlé Miniſtre de Henri, voulant profiter d'une conjoncture ſi favorable aux deſſeins ſecrets du Roi d'Angleterre, puis que cette beauté ſeule a pû toûcher vôtre ame, répondit-il, au Roi d'Ecoſſe, vous pouvez, Seigneur, l'aimer toûjours & être heureux, jamais rien ne peut-être plus ſemblable qu'eſt ce beau Portrait avec la Princeſſe d'Angleterre. Voiez, Seigneur, continua-t-il en tirant de ſa poche une Boë-

te

d'or, qui refermoit le Portrait de cette Princeſſe, ſi vos yeux mêmes, quelques prevenus qu'ils ſoient pour Feliciane de Melroſſe, trouvent quelque difference de ſa beauté à celle de la Princeſſe d'Angleterre.

Le Roi d'Ecoſſe ouvrit cette boëtte avec empreſſement, & trouva ce Portrait ſi ſemblable à celui de Feliciane, qu'il fut tranſporté de joie de voir qu'il pouvoit ſe flater de trouver avec les mêmes charmes qu'il avoit ſi conſtamment adoré une felicité parfaite.

Le tems, l'abſence, & l'ingratitude de Feliciane de Melroſſe avoient commencé d'éfacer de ſon cœur une paſſion auſſi malheureuſe, qu'elle avoit été tendre & fidelle. Mais la beauté de la Princeſſe d'Angleterre

terre le détermina à faire avec Henri une Alliance avantageuſe à l'Ecoſſe & qui pouvoit aſſûrer entre eux une Paix éternelle, & il laiſſa voir à Fox toute l'admiration qu'il ſentoit pour cette Princeſſe.

Cet habile Miniſtre écrivit promtement à Henri, & cet illuſtre Hymenée, ſouhaité également des deux Rois, fut bientôt conclu, la Paix fut publiée dans les deux Roiaumes, & le Roi d'Ecoſſe envoya auſſi-tôt une pompeuſe Ambaſſade à Londres, &chargea ſon Ambaſſadeur d'épouſer en ſon nom la Princeſſe d'Angleterre. Cette Fête fut célebrée avec beaucoup de magnificence, & Henri lui-même accompagna juſques à Coliveſton la nouvelle Reine d'Ecoſſe, & le Comte de Northum-

thumberland la conduiſit juſques à Edimbourg.

La jeune Reine avoit paruë veritablement touchée de quitter le Roi & la Reine d'Angleterre ; mais la préſence, l'amour, & les empreſſemens du Roi d'Ecoſſe diſſipèrent bientôt ſa triſteſſe, elle aima ce Prince charmant, avec autant de tendreſſe qu'elle en fut aimée, & un bonheur ſi doux ne finit qu'avec leur vie.

La Reine Elizabeth Petite Fille de Henri VII. étant morte ſans laiſſer de poſterité, ce fut celle du Roi d'Ecoſſe & de la Princeſſe Marguerite d'Angleterre qui eut la gloire, en la perſonne de Jacques VI. leur Petit-Fils, d'unir les trois Royaumes d'Irlande, d'Ecoſſe, & d'Angleterre, ſous une même

Do-

Domination, ſous le nom de la Grande-Bretagne.

Cependant le Roi d'Ecoſſe fit vainement propoſer à l'infortunée Princeſſe de Huntley de revenir à ſa Cour, fidelle à ſa douleur & aux ſermens qu'elle avoit faits de ne jamais retourner dans ſa Patrie, quand le Roi d'Ecoſſe abandonna les interêts de ſon Epoux, elle refuſa tout ce qui lui fut offert de ſa part, & elle continua conſtamment à demander à ſe retirer en Irlande, mais Henri trouvant dans le plaiſir de la voir quelque fois, un charme qui flatoit les tourmens que ſa paſſion lui faiſoit ſentir, quoi qu'il la vit toûjours également accablée de ſes douleurs, & mépriſer ſa tendreſſe, elle ne pût obtenir de ſortir d'Angleterre

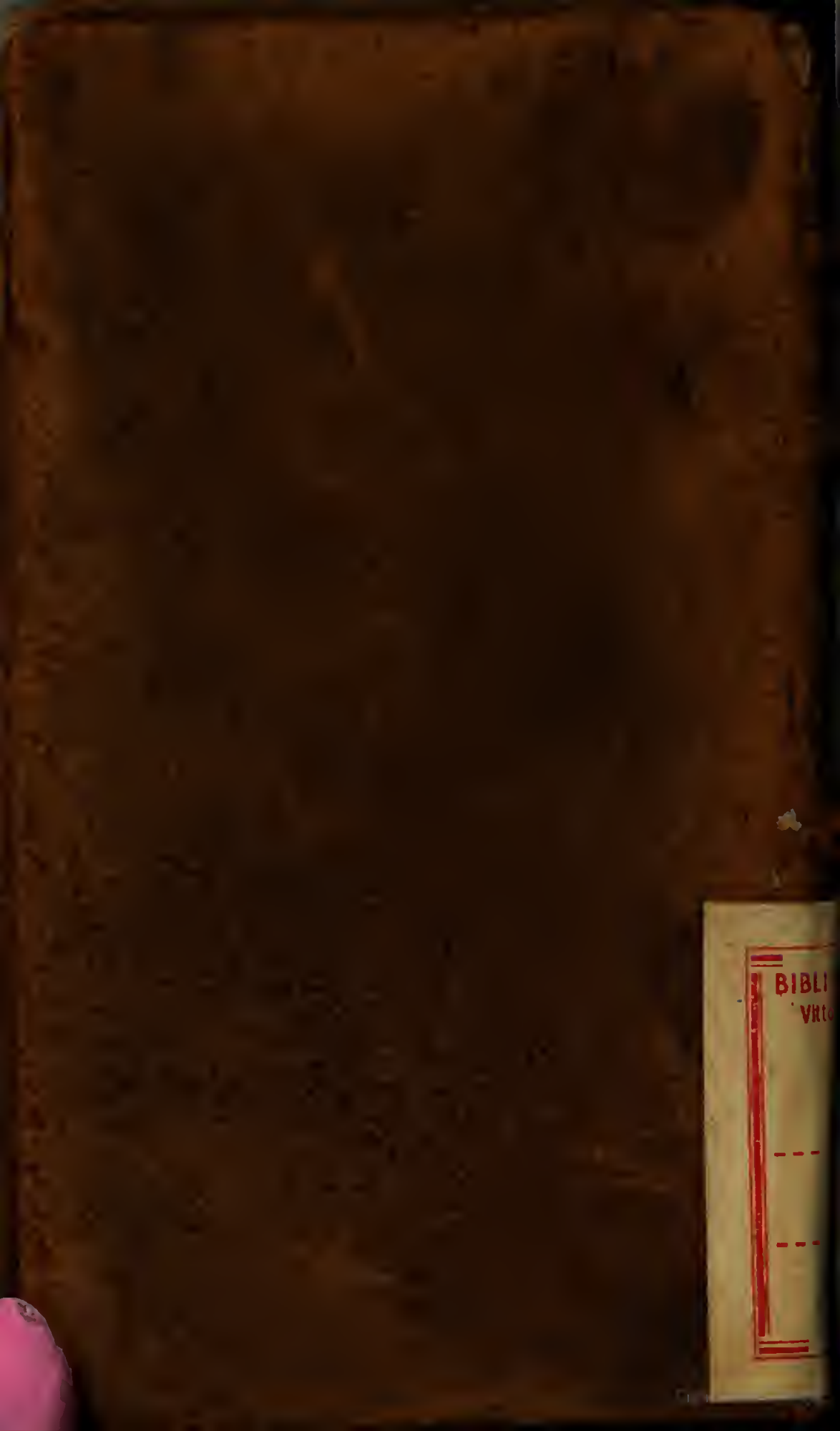
terre qu'après la mort de ce Prince qui arriva peu d'années après celle de Perkin.

Cette Princeſſe pouvant alors en liberté ſuivre ſes premiers deſſeins, partit pour l'Irlande, & ce fut dans la ſolitude du Prince Ireton & de la charmante Feliciane de Melroſſe, que, toûjours fidelle à la memoire de ſon malheureux Epoux, elle paſſa une vie ſi triſte & ſi languiſſante, que l'on peut juger par ſon exemple, que l'amour, même le plus juſte, ne laiſſe pas ſouvent de cauſer mille infortunes, au lieu des félicitez dont il avoit flaté nos déſirs.

Fin du troiſiéme & dernier Tome.

A01 1473954

3 & 3 stone


BIBLI
VRt